l'Avant-Scène

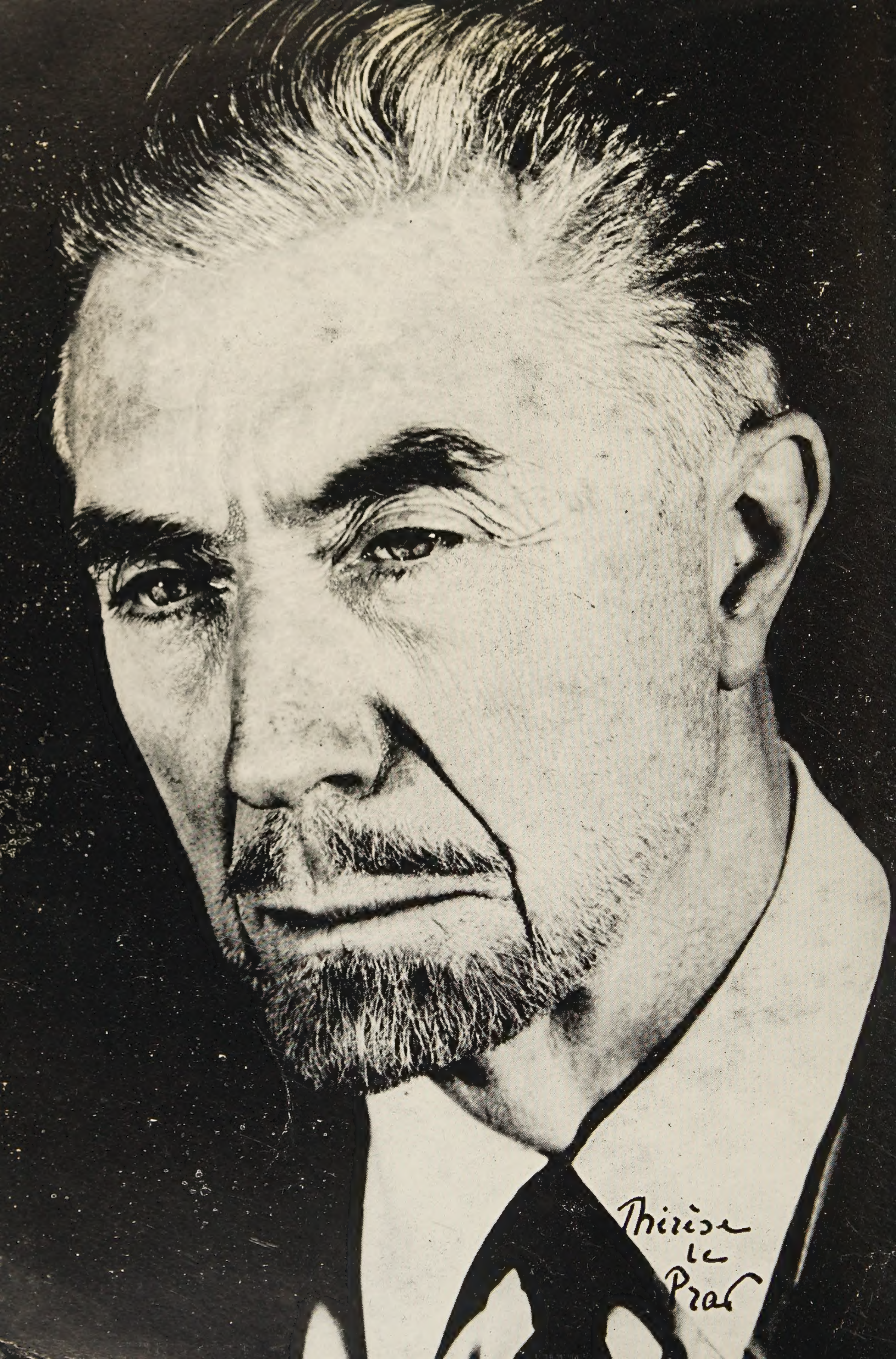
N° 147

femina-théâtre

CELLES QU'ON PREND DANS SES BRAS



Théâtre des Ambassadeurs
Pièce en 3 actes de Henry de Montherlant
Mise en scène de Victor Francen


Thérèse le Prat

Théâtre des Ambassadeurs

Directrice : Mme Gilberte Refoulé

Pièce en 3 actes de Henry de Montherlant

Mise en scène nouvelle de Victor Francen

CELLES QU'ON PREND DANS SES BRAS

Distribution :

Ravier	**Victor Francen**
Mademoiselle Andriot	**Hélène Gerber**
Christine Villancy	**Anna Gaylor**
M. Le Vadey	**Robert Dartois**
M. Jean	**René Martin**

Cette pièce, créée au Théâtre de la Madeleine le 20 octobre 1950, a été reprise au Théâtre des Ambassadeurs le 1er février 1957. Elle est publiée avec l'autorisation des Editions Gallimard. (Voir *Théâtre complet de Henry de Montherlant, page* 20.)

© Editions Gallimard

ICTOR FRANCEN dans le rôle de « Ravier » :
Il y a celles qu'on prend dans ses bras, et les autres... »
(Portrait de Thérèse Le Prat)

H. de Montherlant s'est toujours défendu de construire ses pièces selon des recettes éprouvées ; son théâtre se développe en marge de l'usuel engrenage scénique. Il réprouve, comme autant de procédés d'une efficacité trop élémentaire, l'habile entre-croisement de fils qui façonnent l'action à éclat. Théâtre de la nature humaine *et aussi* théâtre de vérité *qui s'ordonne dans les limites de l'expérience. Constamment l'auteur mise sur sa lucidité et celle de ses spectateurs, jugeant que les rouages de notre vie psychologique, bien éclairés et mis en scène par les épisodes du drame, nous touchent davantage qu'une intrigue lancée selon la fantaisie d'une imagination aventureuse. L'action dramatique est resserrée dans l'exacte limite de l'observation ; la complexité du cas psychologique fait tous les détours de l'intrigue. Examen méticuleux et aussi, durement maintenu, poussé avec une certaine férocité jusque dans les derniers recoins de l'âme humaine. Les personnages sont placés sur la scène afin d'y être énervés, fibre par fibre ; chaque réplique ouvre le plus profond sondage, celui de la douleur ou tout au moins de l'impressivité la plus fine.*

Celles qu'on prend dans ses bras *est exactement conforme à ce projet « d'observation dramatique ». Personnages et scènes ont été postés comme autant de projecteurs dont les feux tournants vont jalonner tous les replis d'une disposition d'âme, en l'occurrence la passion amoureuse. Il s'agit d'une pièce d'amour et par leur âge, leur naturel, leur position dans l'intrigue, les trois acteurs principaux sont là pour favoriser le complet déploiement de cette passion. L'amour a le champ libre, exécutant d'amples variations qui iront de l'élégie la plus tendre aux tourments contradictoires de la jalousie et de la haine.*

Trois personnages essentiels. Ravier, cinquante-huit ans, antiquaire, fier de sa puissance et de ses biens, menant sa vie à grand train ; homme de désirs, mais transformé en soupirant par un ultime et impossible amour pour une femme de dix-huit ans : Christine Villancy, décoratrice, jeune fille un peu manœuvrée par la peur, ou au moins le sentiment obscur que l'amour ne peut être une chose forcée — rebelle donc à la passion que lui porte Ravier, et au fond ne lui pardonnant pas sa vieillesse —, au moral, orgueilleuse avec des expansions soudaines et insultantes de son inviolabilité.

Troisième caractère essentiel, Mlle Andriot, soixante ans, collaboratrice de Ravier. Dame de compagnie parfaite, mais traînant une insatisfaction sentimentale et par là encombrante. Consciente de son inutilité, elle expie la mortification des plaisirs par une exaspération de tous les désirs.

Pendant trois actes, ces personnages, repliés sur eux-mêmes par leur haine ou leur froideur, vont tâtonner en quête d'une rencontre, d'un peu de compréhension qui modifierait la scène, mais aussi fondamentalement leur caractère. La vie des sens est au maximum, mais elle est close.

La confrontation de ces caractères divisés fait tout le sujet de l'œuvre. La légitimité des comportements est partout — tout le monde a raison — et nulle part puisque la vie hésite à se faire jour entre ces destins mal composés. D'où une alternance des paroxysmes, puis des longueurs quand les personnages abandonnent tout, faute d'énergie vitale, pour vraiment s'imposer les uns aux autres.

Cette pièce de la passion sans grâce et sans illusion est située pendant l'été 1949, *chez l'antiquaire Ravier ; au premier étage d'un hôtel particulier, dans une pièce tenant lieu ensemble de bureau et de salle d'exposition : cadre spatial, de plein relief ; pas de trompe-l'œil, pas de flou ni de bibeloterie superflue. Les tons acides et crus dominent, beaucoup de blanc, quelques éclats de vert. De vastes espacements posent dans la pièce une lumière impassible. Ameublement luxueux, mais sans encombrement. Une bergère,* « qu'on ne garantit pas sur facture », *un buste de Ravier, un grand bureau de style feront l'objet de répliques dans le cour de l'action. A droite un divan, car si l'on ne meurt pas d'amour dans le théâtre de H. de Montherlant — comme au XVIIe siècle — au moins, on s'évanouit. Les visiteurs entrent par une galerie à droite et sont annoncés par le valet de chambre : M. Jean. Quand Ravier ou Mlle Andriot quittent la scène, ils disparaissent alors, tip-toc, en familiers du lieu, par une petite porte sur la gauche.*

Au lever du rideau, Ravier, grand, mince, élégant, mais le visage trahissant l'âge, est assis devant son bureau. Christine Villancy, gênée, distraite, se balance sur un bout de fauteuil. Ils paraissent, tous deux, poursuivre une conversation lorsque la pièce s'engage.

Pierre SIPRIOT

CELLES QU'ON PREND DANS SES BRAS

ACTE I

La scène se passe à Paris, pendant l'été de 1949, chez l'antiquaire Ravier. Aux trois actes, le décor représente, au premier étage d'un hôtel particulier, une pièce tenant lieu ensemble de bureau et de salle d'exposition. Pièce monumentale, avec colonnes de marbre, dallage de marbre. Dans le fond, un escalier débouche, venant du rez-de-chaussée, et repart vers le second étage, où sont les appartements de Ravier. Table avec téléphone, couverte de papiers, de dossiers. Quelques meubles et quelques objets. Tout respire le luxe et le grand style.

Ravier : grand, mince, élégant. Mais le visage, que suit de près un collier de barbe poivre et sel, trahit l'âge, et « fait » même plus âgé que l'âge réel.

Mlle Andriot : cheveux presque blancs ; le visage est disgracié. Bien habillée, quoique sans élégance. Un rien « dame de compagnie », mais un rien seulement.

Scène I

RAVIER, CHRISTINE

RAVIER. — Ecoutez-moi : mes pouvoirs sont immenses. Je puis élever qui je veux, et perdre qui je veux. Mon nom est connu par toute la terre : tous les grands musées du monde ont quelque chose qu'ils ont acheté chez moi. Et si je comptais aussi ce qu'ils n'ont pu acheter ! Car cela m'amuse, de refuser de l'argent. On croit toujours qu'on peut tout à force d'argent : pas avec moi. J'ai tellement d'argent qu'en recevoir davantage m'est une fatigue et un ennui, car cela pose pour moi le problème : qu'en faire ? et la journée où je n'en reçois pas est une journée bénie. Je ne sais pas ce que j'ai de richesses, même approximativement. Je ne veux pas le savoir ; cela ne me donnerait qu'un serrement de cœur. Voilà ce que je suis, et encore je n'en dis pas assez. Et tout ce qui vit autour de moi, et sous moi, vit gorgé et en paix.

CHRISTINE. — Je n'ai qu'à m'incliner, monsieur Ravier ; vous êtes un homme des plus heureux, malgré le serrement de cœur.

RAVIER. — Et qu'est-ce donc qu'un bien qu'on ne peut partager ? Je suis divorcé et non remarié, vous le savez sans doute. J'ai de grands enfants qui vivent chacun de son côté. J'ai des maîtresses bonnes filles, qui ne me causent nul souci. Mais tout cela ne va pas loin en moi. J'aimerais donner à d'autres qu'à ceux à qui je donne, et rien de ce que je donnerais n'aurait été pris à quiconque.

(*Christine regarde à droite et à gauche les objets, comme si elle n'écoutait pas.*)

Est-ce que cela vous intéresserait de voir mon Rubens ? Sous l'occupation, les Allemands ont essayé par tous les moyens de l'acheter. J'ai bien ri.

CHRISTINE. — Certainement, je serais contente de le voir. Ça doit être magnifique.

RAVIER. — Nous irons tout à l'heure : il faut monter, c'est un peu compliqué...

CHRISTINE, *regardant un buste de Ravier.* — C'est vous, ça ? On ne le dirait pas.

RAVIER. — Il y a neuf ans.

CHRISTINE. — Ah ! c'est ça.

RAVIER. — Vous trouvez que j'ai beaucoup changé?

CHRISTINE. — Un homme de quarante-neuf ans et un homme de cinquante-huit, ce n'est pas la même chose.

RAVIER. — Non.

CHRISTINE. — Monsieur Ravier, il y a ceci que je voulais vous demander ; vous ne le prendrez pas mal. Pour les motifs de décoration que vous m'achetez aujourd'hui, vous me donnerez moins que la dernière fois. Je me suis informée ; j'ai vu alors que le prix que vous m'aviez offert était très excessif. Et j'ai bien regretté de l'avoir accepté, par ignorance.

RAVIER. — Je vous ai dit il y a un instant, et sans intention, que chez moi il y a tellement d'argent que je n'en sais jamais le compte. Et vous, vous m'avez dit votre situation peu aisée. Vos parents, à Metz, se débattant dans des affaires difficiles. Vous, vivant seule ici chez votre oncle, qui a un emploi modeste, et ne connaissant rien de la vie

de Paris, puisqu'il n'y a que quatre mois que vous êtes des nôtres ; sans ouvertures, sans relations, gagnant vos journées en plaçant des motifs de décoration, qui vous rapportent sans doute un peu, parce que vous ne manquez pas de talent, mais enfin...

CHRISTINE. — J'ai eu la candeur, en effet, de vous parler un peu de moi. Et, bien entendu, vous avez sauté là-dessus...

RAVIER. — Mademoiselle Villancy, il n'y a pas de relations humaines, je veux dire : pas de relations dans la moindre gentillesse, si d'un côté l'on porte des verres déformants par lesquels tout du partenaire est vu sous un aspect mauvais et affreux. « Sauté là-dessus ! » Certains petits mots suffiraient pour dissoudre un sentiment, de la même manière qu'un seul grain de sel dissout un bloc de glace. Vous vivez dans une demi-gêne, c'est de votre bouche que je le sais. Moi, je vis dans l'opulence. Il serait simplement odieux que, de temps en temps...

CHRISTINE. — Que, de temps en temps, vous ne me fissiez pas la charité. C'est cela, n'est-ce pas ?

(*Un silence.*)

RAVIER. — Mademoiselle Villaney, j'ai beau avoir pâti assez de vous avoir parlé à cœur si ouvert, rien ne m'empêchera jamais de continuer à le faire. Je ne peux pas vous parler autrement qu'à cœur ouvert — en jetant tout dans l'abîme, comme si je parlais à une planète inconnue. Voici donc. Je vous ai montré tout à l'heure le côté lumineux de mon existence. Et pourtant sa trame est faite de fatigues, de tâches qui me déplaisent, de temps perdu avec des gens que me dégoûtent ou m'agacent.

CHRISTINE. — Et moi, croyez-vous donc que... ?

RAVIER. — Oui, je sais. Je suis même une de ces personnes qui vous agacent, et c'est sans doute ce que vous avez voulu me faire comprendre.

CHRISTINE. — Je ne me permettrais pas...

RAVIER. — Savez-vous ce qui est pénible dans les affaires ? C'est qu'il faut toujours chipoter, même quand le gain vous est indifférent. Parce que, si on ne chipote pas, ça a l'air d'une pose. Ah ! c'est beau, de gagner de l'argent, mais ça se paie cher ! Les gens comme vous ne connaissent pas leur bonheur.

CHRISTINE. — Sûrement.

RAVIER. — Les objets sont insignes, et les hommes sont hideux — et, chose étrange, ce sont quelquefois des hommes hideux qui fabriquent ces objets insignes. Vous m'avez entrouvert la porte un instant sur un monde tout à fait autre, et puis vous l'avez refermée. Sur quel monde ? Sur le monde de la propreté, de la fierté et du courage. Et encore : sur le monde qui est celui des neuf dixièmes de l'humanité, le monde des gens qui n'ont pas plus d'argent qu'il ne leur en faut. Et encore : sur un monde où un homme de mon âge réapprend la fraîcheur, réapprend à attendre le courrier, à attendre la sonnerie du téléphone (avec toujours cette terreur qu'il y ait un « dérangement »), un monde où il y a autre chose que les liaisons d'apparat ou l'amour vénal... Vous m'avez ouvert cette échappée sur un jardin plein de musique, et puis vous l'avez refermée. Toujours ces courriers où il n'y a rien de vous : penser que je ne connais pas votre écriture ! Toujours ces coups de téléphone qui ne sont pas de vous : penser que pas une fois, en deux mois, vous ne m'avez téléphoné !

CHRISTINE. — Je n'avais pas de raisons de vous téléphoner, puisque, quand j'ai à vous parler, je viens.

RAVIER. — Vous pouvez me téléphoner pour me dire que vous venez.

CHRISTINE. — Vous m'avez dit que vous étiez toujours là.

RAVIER. — Tout va bientôt finir, et la tristesse même. Alors que ce qui me reste à vivre est court et si encombré, vous coupez encore de cette vie en disparaissant d'elle comme vous le faites. Vous perdez votre chance, et vous me faites perdre la mienne. Il faut être rejeté au désert, rejeté à la vanité, rejeté à l'amour sans amour, rejeté à la profession : vendre ou ne pas vendre, expertiser, payer, être payé, chercher à faire payer, aller avec des femmes que l'on paie... Ecoutez-moi. Je suis un homme simple. Je vais vous dire des choses simples. D'abord, bien entendu, il n'est pas question que vous m'aimiez. Il est question que vous me supportiez.

CHRISTINE. — Vous êtes un réaliste.

RAVIER. — Je suis un sentimental réaliste. Je ne vous demande même pas votre amitié. Je vous demande de me donner quelquefois votre présence — davantage qu'une fois par mois — et de me laisser avoir de l'amitié pour vous, une amitié dont je ferais tout mon possible pour qu'elle vous fût légère. Votre présence. Fermer les yeux, les cacher avec mes mains, mais savoir que vous n'êtes pas éloignée de moi. J'ai cinquante-huit ans, je n'ai jamais demandé cela à personne. Je vous offre mon amitié, quand il n'y a rien pour vous d'amical sur la terre.

CHRISTINE. — Il n'y aurait pas pour moi d'autre amitié que la vôtre ?

RAVIER. — Non, aucune. Vous ne trouverez d'amitiés que celles de gens qui voudront coucher avec vous. Je vous offre mon amitié, et je ne vous demande qu'un peu de votre présence. Peut-on demander moins ? Donnez-moi cette poignée de bonheur avant que je ne disparaisse de ce monde. Si vous ne vous détourniez pas de moi, tout ce que cela me rendrait de jeunesse !... Vous n'avez pas confiance ?

CHRISTINE. — Non.

RAVIER. — Vous avez des répliques qui coupent le souffle.

CHRISTINE. — J'adore dire la vérité.

RAVIER. — Vous, toujours si petite quand je vous revois dans cette pièce (et j'en suis toujours étonné), que vous avez fait de choses ! Vous m'avez révélé cette sensation inconnue : être dédaigné. Pour la première fois de ma vie, je me trouve un peu ridicule. Et pourtant, ce ridicule, je l'accepte, et je dirai presque que je l'aime, puisqu'il est né par vous. Mais je sens bien que je m'enferre sur tout ce que je vous dis d'affectueux, comme je me suis enferré sur ce misérable petit cadeau que j'ai eu la sottise de vous faire porter. Pourquoi ne l'avoir pas accueilli avec la même simplicité avec laquelle je l'envoyais ? Il faut être très simple avec ceux qui vous aiment. Très simple !... Je pense que, si je vous offrais ne fût-ce qu'une de ces pêches, vous la refuseriez, pour ne rien tenir de moi. Allons, prenez-en une. C'est une femme qui me les a offertes.

CHRISTINE. — Bien entendu. Et, bien entendu, il ne faut pas que je l'ignore.

RAVIER. — Oh ! la donatrice n'est pas compromettante. C'est une vieille amie, Mlle Andriot, qui s'occupe de façon intermittente et bénévole de mes affaires. Elle a une bonne culture artistique — ancienne élève de l'Ecole du Louvre — et me rend de

précieux services. En tout bien tout honneur : il n'y a qu'à la regarder pour savoir ce qui a manqué à Mlle Andriot toute sa vie. Ce visage qui n'a jamais été baisé est comme un jardin privé d'eau. J'ai même su d'une de ses amies que, déjà grande jeune fille, il lui arrivait de baiser son bras nu, parce qu'elle n'avait rien d'autre à baiser... Vous la verriez, peut-être ririez-vous, car les Français sont cruels pour les vieilles filles. Et vous ririez à tort : Mlle Andriot est une personne assez remarquable. — Je vois que j'avais raison. Même un seul de ces fruits, vous n'en voulez pas. Qu'il est triste de n'avoir pas le pouvoir de vous faire plaisir !

CHRISTINE. — Vous croyez que je suis quelqu'un que l'on use avec des cadeaux ?

RAVIER. — Que faut-il donc pour conquérir votre amitié ? Ne rien vous offrir ?

CHRISTINE. — Ne pas attendre que ce que vous offrez vous rapporte.

RAVIER. — Vous êtes comme une chatte à qui on fait gentiment une petite caresse, et qui répond avec un coup de griffe. Je ne comprends pas. Oui, en vérité, excusez-moi : je suis comme stupéfait de vous voir répondre par de la haine à tant d'amour.

CHRISTINE. — Je n'ai pour vous nulle haine, monsieur Ravier. Mais j'aime tellement la liberté, que la seule idée que des hommes pensent à moi, et disposent de moi en imagination, m'est insupportable.

RAVIER. — Mon Dieu ! est-ce que je « disposerais de vous » dans ce moment où ma journée de travail cesse, et où, tout d'un coup, c'est vous que je retrouve en pensée, tellement intacte, comme si je...? Mais enfin ! regardez-moi donc un instant ! Oh ! je comprends bien que mon visage ne soit pas quelque chose de très plaisant à contempler... Mon regard, que je charge pour vous de tant de choses sûres, vous le fuyez sans cesse et regardez ailleurs — au delà de moi, à côté de moi, — même alors que vous me parlez. Et ce que je vous dis en frémissant, vous ne l'écoutez même pas. Mes entretiens avec vous sont des monologues sempiternels, et que vous n'écoutez même pas.

CHRISTINE. — Je ne suis pas expansive de nature.

RAVIER. — Non. Votre devise, votre règle d'or, c'est : ne pas donner. Surtout, avant tout, ne pas donner. Et, si par hasard vous en avez fait mine, reprendre. — Est-ce que votre oncle vous parle quelquefois de moi ?

CHRISTINE. — J'évite ce sujet.

RAVIER. — Silence sur le crime. Sur le crime qui n'existe pas. Tout cela est étrange, pénible, et non viable.

CHRISTINE, *se levant.* — Il est tard. Monsieur Ravier, je vais être obligée de partir.

RAVIER. — Partir ! Toujours partir ! Reviendrez-vous jamais ?

CHRISTINE. — Mais oui.

RAVIER. — Je le sais bien, qu'un jour vous ne reviendrez plus.

CHRISTINE. — Je reviendrai, je vous en donne l'assurance.

RAVIER. — Décevante Christine Villancy !

CHRISTINE. — Est-ce que vous ne vous êtes pas appris, à votre âge, à n'attacher pas trop d'importance au fait d'être déçu par les gens ?

RAVIER. — Je me le suis appris.

CHRISTINE. — Au revoir, monsieur Ravier.

RAVIER. — Voici ce que je vous dois. Je vous donne moins que l'autre fois, selon votre désir.

CHRISTINE. — La politesse voudrait que je vous dise merci. Mais excusez-moi : ce mot ne pourrait pas sortir. Et puis, j'ai horreur que vous me donniez ainsi de l'argent de la main à la main.

RAVIER. — L'argent du crime. Enfin, oui ou non, m'avez-vous vendu des motifs de décoration ?

CHRISTINE. — Vous pouviez me faire donner cela par votre secrétaire.

RAVIER. — C'est ridicule, à la fin ! (*Il sonne.*) Le Rubens ?

CHRISTINE. — Je le verrai un autre jour.

RAVIER. — Moi aussi, justement, vous le montrer ne me faisait plus envie.

CHRISTINE. — Au revoir, monsieur Ravier. A bientôt.

RAVIER. — Que dire à quelqu'un que l'on n'a nulle envie de revoir, sinon « A bientôt » ? Au revoir, mademoiselle Villancy. (*A M. Jean, qui paraît.*) Monsieur Jean, voulez-vous raccompagner mademoiselle Villancy.

Scène II

RAVIER, MADEMOISELLE ANDRIOT

RAVIER. — Prenez une de vos pêches, pour que je trouve quelqu'un qui veuille bien de mes cadeaux.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Alors, elle s'est encore refusée ?

RAVIER. — Il n'est pas question qu'elle se donne, parce qu'elle ne le veut pas et parce que je ne le veux pas.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Dans ces conditions, cela aura sûrement lieu.

RAVIER, *rêveur.* — Elle a une petite cicatrice qui a la forme d'un lézard, sur son avant-bras gauche.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — C'est pour cela que vous l'aimez ?

RAVIER. — Pour cela, et pour bien d'autres choses. Je veux dire : pour rien.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Bientôt sonnera l'heure du berger.

RAVIER. — Le berger a son heure. Le barbare, lui, s'arrête, frappé de respect devant la pureté. Je voudrais être digne d'elle.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Ne divaguez pas. Combien avez-vous de maîtresses en ce moment ?

RAVIER. — Mettons trois et demie. Mais vous le savez bien.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Moi ? Que sais-je de votre vie privée ? Et je n'ai jamais cherché à en rien savoir. Cela me serait facile pourtant. En mille occasions. Tenez, rien que ce pneumatique que vous avez reçu hier et déchiré nerveusement. J'aurais pu en ramasser les morceaux, le reconstituer. Je n'y ai même pas pensé.

RAVIER. — Vous y pensez quand il est trop tard.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Trois et demie, sans parler des franc-tireuses ! Vous pouvez donc, sans excès d'héroïsme, laisser en paix Mlle Villancy.

RAVIER. — Rien ne m'est plus facile que de me passer d'elle ; c'est à peine si elle me fait envie.

Son petit corps de quat' sous ! Tout est ailleurs, et la passion commence.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Ne prononcez pas ce mot de passion : vous me faites rire. Oh ! rassurez-vous : je vous tiens pour violent, impatient, exclusif, vindicatif, orgueilleux, dédaigneux, sans pitié, et naturellement et avant tout fornicateur. Vous voyez, je crois donc que vous connaissez les passions. Mais la passion ? Mais le monde du cœur ? Mais la tendresse ? Parler de tendresse devant vous, c'est parler de couleurs à un aveugle. Je me demande pourquoi c'est moi que vous avez choisie pour causer de cette petite, — puisque vous m'avez dit que vous ne parliez d'elle à personne.

RAVIER. — Je suis plein d'elle comme une éponge est imbibée d'eau. Un moment vient où il faut que cela sorte.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Qu'ai-je à voir avec vos coucheries, présentes ou à venir ? Ce domaine n'est pas le mien.

RAVIER. — Ai-je rêvé, ou n'aimez-vous pas ramener irrésistiblement la conversation, quand elle en était à mille lieues, sur quelque sujet touchant à la sensualité ou aux « choses du cœur » ?

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Qu'allez-vous chercher là ? Vous me connaissez bien mal.

RAVIER. — Soit, n'en parlons plus. Mais vous me demandez : pourquoi moi ? Peut-être par goût du danger. Vous avez la réputation d'être un peu méchante...

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Moi, méchante ? Quand je n'ai eu toute ma vie que besoin de donner, de bercer. Quand les enfants viennent vers moi, quand les bêtes viennent vers moi, quand j'ai parfois souhaité que quelqu'un que j'aimais tombât malade — oh ! légèrement, — pour pouvoir le soigner, le dorloter... Moi, méchante ? Moi qui ne suis qu'élan, confiance, abandon... qui crois tout ce qu'on me dit, qui crois jusqu'aux serments qu'on ne m'a pas faits... (*Elle s'arrête, les larmes aux yeux.*)

RAVIER. — Excusez-moi, je vous en prie.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Les larmes aux yeux devant vous ! Le meilleur moyen de vous exaspérer !

RAVIER. — Vous vous trompez. J'aime les larmes.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Vous aimez peut-être les larmes, mais vous les aimez jeunes.

RAVIER. — J'ai quelque goût pour les larmes vieilles, à mes heures.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — J'en doute fort.

RAVIER. — Depuis sept ans que nous nous connaissons, je n'ai éprouvé que votre amitié, votre dévouement, votre loyauté. Il est bien vrai cependant que quelquefois il fuse de vous, à l'improviste, un jet d'aigreur, de malveillance...

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Etes-vous homme à confondre aigreur et amertume ?

RAVIER. — Arrangeons tout. Vous n'êtes pas méchante ; vous êtes inquiétante, inquiétante comme l'intelligence. Elle, elle est inquiétante comme l'innocence.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Et vous, inquiétant comme ceux qui aiment l'innocence. Les hommes de votre espèce, qui aiment l'innocence, on sait comment cela finit.

RAVIER. — J'aime moins son innocence que sa singularité. Si elle cédait, je lui en voudrais.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — On dit cela ! — En somme, vous êtes un petit peu amoureux. Vous avez été souvent un petit peu amoureux dans votre vie ?

RAVIER. — Je suis amoureux tous les douze ans.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Régulièrement ?

RAVIER. — Oui, tout à fait régulièrement. J'ai été amoureux à neuf ans. Puis à vingt-deux ans. Puis à trente-quatre, etc.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Oh ! alors, si c'est une loi de la nature ! Et cela finit comment ?

RAVIER. — Je couche.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Avec qui ? Avec la bien-aimée, ou avec d'autres ?

RAVIER. — Avec toutes.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Voilà un bon présage pour cette fois-ci.

RAVIER. — Mais cette fois-ci n'est pareille à aucune des autres fois.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Bien entendu.

RAVIER. — Parmi les choses étranges qui naissent en nous, il y a aussi, quelquefois, l'honnêteté. Toute femme donne son cœur, son corps, son dévouement, son abnégation, les merveilles de son âme et de sa chair, parce que vous lui avez offert une promenade en auto. Mademoiselle Villancy est insensible aux promenades en auto. Elle est nette, elle a du caractère, elle est désintéressée, elle ne quémande pas...

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Toutes les femmes ne quémandent pas.

RAVIER. — Il y a des façons détournées. Par exemple, j'ai une excellente amie qui sait bien me dire : « Vous qui ne m'offrez jamais de fleurs... »

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Vous m'offririez des fleurs, je les refuserais !... Est-ce que je ne vous ai pas rapporté une fois une bouteille de Malaga que, je ne sais pourquoi, vous vous étiez cru obligé de m'envoyer ? Je vous ai toujours dit que vous deviez me traiter comme si j'étais un homme. Je me suis arrangée à gagner ma vie pour être libre. Je ne suis pas une entretenue, moi ! Nous sommes de bons vieux copains. Pas de fadaises !

RAVIER. — Le « pas de fadaises » est tout à fait du langage de mademoiselle Villancy. Quoique, évidemment, ce ne soit pas la même chose.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Oh ! pas du tout la même chose.

RAVIER. — Vous direz ce que vous voudrez : que cette fille se maintienne ce qu'elle est, dans le Paris de 1949, c'est chic. Je n'abîmerai pas cela.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Paris l'abîmera vite. Et elle sera à vous.

RAVIER. — Qu'elle ne soit jamais à moi, plutôt que de l'être à ce prix.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Est-elle jolie ? Jean m'a dit qu'elle a le nez en l'air comme un petit cochon.

RAVIER. — Si on veut. Mais comme un petit cochon qui serait bien.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — D'après ce que vous m'avez dit d'elle, je ne crois pas qu'elle soit intelligente (toutefois, si j'ai bien compris, cela fait partie de ses attraits). De votre aveu même, elle n'a ni éducation ni culture. Ses dons de décoratrice ? Avouez qu'elle n'a aucun talent.

RAVIER. — C'est justement ce qui est sympathique.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Et il semble en outre qu'elle soit un peu bluffeuse.

RAVIER. — Vous voyez, vous devenez méchante. Bluffeuse ?

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Ne vous a-t-elle pas dit d'abord que son père, à Metz, était « dans des Conseils d'administration » ? Ensuite elle s'est coupée : elle vous a dit qu'il partait à son travail, le matin, à huit heures. Je ne pense pas que, même à Metz, les Conseils d'administration tiennent séance à huit heures du matin.

RAVIER. — Je ne vois là de sa part qu'un peu de fierté douloureuse, qui m'émeut.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Ses mensonges vous allument comme sa pauvreté vous brûle. Vous cherchez des raisons d'avoir pitié d'elle, et de ne pas l'estimer. Ah ! ah ! pour moi vous êtes transparent. Je lis en vous comme dans du cristal.

RAVIER. — Vous êtes maladroite de vous en vanter.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Elle vient, elle fait marcher sa serinette de vertu... Allez, je sais bien comment sont les hommes : il n'y a que les crétines qui soient aimées.

RAVIER. — Elle n'est en aucune façon une crétine ; quelle mouche vous pique ? Oui, cette fois, on dirait bien, en effet, de l'amertume...

MADEMOISELLE ANDRIOT. — De l'amertume ? *Moi*, de l'amertume ?

RAVIER. — Tout à l'heure, vous m'avez...

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Dans toute ma vie, il n'y a pas de sentiment qui m'ait été plus étranger que l'amertume. Pour avoir de l'amertume, il faudrait des motifs d'en avoir.

RAVIER. — Bon, bon... Mais, je vous en prie, ne touchez plus à elle, et en de tels termes ! Non, vous ne me ferez pas honte de ce petit être. C'est moi que vous respecterez en elle, si vous me respectez. Et laissez, que je me retrouve un instant seul dans le sentiment que je lui porte. J'y suis comme dans une petite chapelle, car tout y est pur. Si je n'avais aimé qu'une fois comme cela dans ma vie, je serais sauvé.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Sauvé devant qui ? Vous ne croyez pas en Dieu.

RAVIER. — Sauvé devant moi-même. Si elle avait voulu, elle aurait pu faire de moi un homme nouveau.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Vous êtes très bien comme vous êtes. Croyez-vous que j'aie eu jamais besoin, moi, que qui que ce soit fît de moi une femme nouvelle ? Tenez, j'ai encore reçu une lettre du général. Eh bien...

RAVIER. — Le général ?

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Voyons, vous ne vous souvenez pas ? Ce général qui voudrait que je devienne madame la générale.

RAVIER. — Ah oui !

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Il est de plus en plus pressant. Châtelaine ! Quatre domestiques ! Mais il perd bien son temps, le pauvre. Moi, me marier, vous voyez cela ? Aliéner ma liberté ! Devenir la proie d'un homme, d'un de ces dégoûtants ! Je lui laisse un peu d'espoir, par charité.

RAVIER. — Vous ne voulez toujours pas me dire son nom ?

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Pensez-vous, mon cher. C'est une question d'honneur. — Vous savez que le bouton de votre veston est sur le point de se détacher. Il y a deux jours, d'ailleurs, qu'il est dans cet état. Je ne sais pas qui entretient votre ménage, mais ce n'est pas fameux ! (*Ravier arrache le bouton.*) Donnez-moi cela. Je vais le recoudre.

RAVIER. — Inutile. Jean va monter le veston à l'appartement, où la femme de chambre...

MADEMOISELLE ANDRIOT. — A quoi bon ? J'ai là du fil. Vous ne savez donc pas qu'une femme ordonnée a toujours une aiguillée de fil dans son sac à main ? Il faudra même que je recouse les autres boutons. Ils en ont besoin.

RAVIER, *vivement.* — Je vous répète que c'est inutile : je monte dans cinq minutes à l'appartement.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Allons ! donnez ce veston. Mais peut-être ne voulez-vous pas que je vous voie en corps de chemise. Mon pauvre ami, si vous saviez comme de telles idées sont loin de moi !

RAVIER. — Laissez donc mes boutons, et aussi, pendant que nous y sommes, apportez-moi moins de fruits et confectionnez-moi moins de vos délicieux sabayons. Vous pouvez m'être utile par votre intelligence, votre goût, votre culture. Ne cherchez pas à vous rendre indispensable où vous ne l'êtes pas.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Dites-le donc, que vous êtes excédé de mon amitié ! Mais oui, dites-le donc ! Les mots se sont formés sur vos lèvres pour le dire, — puis vous les avez retenus.

RAVIER. — Non, mais cela m'agace un peu que vous veuilliez vous préparer une vieillesse où vous vous direz, dans un sentiment protecteur : « Quand je le nourrissais... Quand je lui recousais ses boutons... » Voire : « Quand il *me faisait* recoudre ses boutons... » Cette histoire de boutons ne tient pas debout, puisque Catherine, dans cinq minutes...

MADEMOISELLE ANDRIOT, *avec humeur.* — Parfait ! Restez comme vous êtes. Tout à fait élégant. Enfin, heureusement que nous avons, aujourd'hui encore, une cravate neuve ! Vous êtes comme un collégien. Depuis que vous connaissez mademoiselle Villancy, vous avez doublé le nombre de vos cravates...

RAVIER, *avec l'accent de la sincérité.* — Quelle absurdité ! Il y a six mois que je vous ai dit qu'il fallait que je renouvelle mes cravates.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Quand même, ce bouton qui manque ! Si on vous voyait ainsi !

RAVIER. — Négligé de mise, et moche de visage : me voilà complet.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Moche de visage ? Depuis quand ?

RAVIER. — Elle hait ma vieillesse.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Vous n'êtes pas vieux, et si elle hait quelque chose en vous, ce n'est pas cela. Elle hait votre argent.

RAVIER. — J'étais arrivé jusqu'à ce jour sans savoir ce qu'était devenu mon visage. Les femmes que je payais ne me le disaient pas. Elle, insidieusement, elle m'a appris que j'étais vieux. Elle ne cesse de revenir là-dessus... Partout où je me sens blessé, je la trouve.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Et dire que c'est juste le contraire avec moi ! Vous avez à peu près mon âge, et il m'est impossible de penser à vous autrement que comme à un homme qui aurait vingt ans de moins que moi.

RAVIER. — Maintenant je porte mon visage, partout, comme un cancer. Il ronge ma vie. Tout ce que je fais est déshonoré par ce visage. Je suppose que les gens qui n'ont pas d'argent doivent ressentir ce

même sentiment de honte que je ressens à savoir que je suis laid.

Mademoiselle Andriot. — Vous, laid ! Vous avez quelquefois le visage fatigué des hommes trop aimés. Mais : laid ! Quand on me glisse à l'oreille, dans les magasins, dans les restaurants : « Qui est donc cet homme si bien qui est avec vous ? » Mais voilà ces petites imbéciles ! Ah ! qui nous délivrera des fillettes ! Tout le monde devrait avoir soixante ans.

Ravier. — Si elle me baisait au visage, je crois que je serais sur le point de lui dire merci. Alors, non, pas cela.

Mademoiselle Andriot. — Les autres ne vous baisent-elles pas au visage ?

Ravier. — Les autres sont en service commandé.

Mademoiselle Andriot. — Il y a des rides qu'une femme qui aime voudrait combler avec ses baisers.

Ravier. — Une folle. Une vicieuse.

Mademoiselle Andriot. — Tenez, ce matin même, on vous a baisé au haut de la joue. Un brin de morsure et un brin de rouge.

Ravier. — La morsure de mon rasoir automatique !

Mademoiselle Andriot. — Ah ! ah ! ah !

Ravier, *avec impatience, et l'accent de la sincérité.* — Je vous répète que je me suis coupé. C'est pourtant visible, que c'est une coupure de rasoir !

Mademoiselle Andriot. — Ne vous fâchez pas.

Ravier. — Mettre seulement mon visage contre le sien ? Je le lui corromprais, son visage de fruit. Etre parvenue à me dégoûter de mon visage. Etre parvenue aussi à me dégoûter de la chair. Non seulement de la chair vendue, mais de l'autre — mais de la sienne ! A découronner pour moi la chair, la chair qui toute ma vie m'a sauvé. Aussitôt qu'elle m'a quitté, je vais me guérir d'elle avec les jeunes personnes de mon habitude. Mais, absent de cette chair où je me réfugie, là encore c'est sa présence que j'appelle, sa présence avec ses *non* et tous ses défauts. J'aime mieux un *non* d'elle que les mille *oui* des autres. J'aime ses impertinences, j'aime son regard froid et dur, toujours posé sur tout ce qui n'est pas moi, j'aime la haine qu'elle me porte, j'aime le mal qu'elle me fait et qui n'est qu'une espèce de rêve, car il ne reste en moi que le temps de me lier à elle ; je cherche en vain la trace des blessures qu'elle m'a faites : je ne trouve ni douleur ni cicatrices. Si quelque hasard l'obligeait à passer une nuit sous mon toit, je la regarderais dormir sans la toucher. Je resterais des heures à regarder seulement une de ses mains, et à me dire : « C'est la main de Christine Villancy. » Moi qui n'aime pas Dieu, je fais la croix sur ma poitrine, quand je pense à elle. Je l'aime plus que ne l'aiment son père et sa mère ensemble. Elle ne comprend rien de moi, si elle ne comprend cela.

(*Mlle Andriot chancelle.*)

Qu'avez-vous ?

Mademoiselle Andriot, *s'affaissant, dans un souffle.* — Tenez-moi la main, que je ne meure pas.

Ravier. — Ma chère amie, qu'y a-t-il ? (*Il se penche sur Mlle Andriot, l'allonge sur le sofa, puis se relève et sonne au timbre électrique de son bureau. A M. Jean, qui entre.*) Monsieur Jean, vite, appelez le docteur Lebel ! (*Ayant posé la main sur le cœur de Mlle Andriot.*) Elle n'est qu'évanouie

RIDEAU

ACTE II

Même décor.

Scène I

RAVIER, MADEMOISELLE ANDRIOT

Ravier. — Un mois que je n'ai pas reçu un signe d'elle ! Un mois suspendu à ce téléphone, attendant d'y boire une lampée de vie : cette source globuleuse, extraordinaire de fraîcheur, qu'est une voix de très jeune fille jaillissant à l'improviste, par le téléphone, dans le logis aride de l'homme, et dont l'univers est transfiguré... Mais non : éternellement le même train de ce monde ; vous donner tout ce dont on n'a pas envie, et vous refuser ce dont on crève d'envie. Comme j'étais plus heureux quand j'étais entouré de femmes avec lesquelles il n'était question que de plaisir ! Il y a dans le plaisir quelque chose de rond, d'accompli, qui n'existe jamais dans la tendresse. Tu as joui, j'ai joui : le cercle est fermé ; pas de déception et pas de doute. Dans la tendresse, presque toujours la déception, et toujours le doute.

Mademoiselle Andriot. — Deux mois de soupirs vous ont suffi. Je vous retrouve enfin.

Ravier. — C'est elle qui, par ses rebuts, a corrompu ce sentiment si délicat que j'avais pour elle.

Mademoiselle Andriot. — Parce qu'il n'était pas bien fort. Une femme qui aime peut demeurer des années sans que rien lui soit rendu. On la maltraite : elle s'en nourrit.

Ravier. — Naguère, sa vertu, par moments je la haïssais, par moments elle me touchait. Maintenant je la hais et je la méprise sans cesse. Le réflexe de pudeur est caractéristique des arriérés. D'ailleurs c'est une déficiente : elle a 64 de pouls. Je ne connais rien de plus ridicule que le petit geste sec par lequel elle rabaisse sa jupe, quand elle est assise. Mon neveu, qui a vingt-trois ans, avait vu une fille lui faire une tête épouvantable parce qu'il l'avait un peu frôlée, exprès, dans l'autobus. Il me dit : « Je lui aurais craché dessus ! » Voilà qui est parler.

Mademoiselle Andriot. — Oui, les transports en commun... Pendant l'occupation, ce que j'ai pu voir dans le métro !

RAVIER. — On ne voit cela que quand on cherche à le voir.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Quand on cherche !... Mais c'était sous mes yeux, je vous dis ! sous mes yeux ! Et... l'acte complet ! intégral !

RAVIER. — Est-ce possible ? Moi qui ne vais qu'en auto... Ah ! j'ai toujours pensé que les bourses moyennes avaient de grandes compensations.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — N'empêche que l'avenir est avec vous.

RAVIER. — Avec moi ! Mais regardez-moi donc ! Chaque semaine ajoute un peu de bouffissure à mes joues, une poche sous mes yeux, une ride à mon front. Un visage qui justifie toutes les défaites, un visage qu'on est toujours prêt à tout pour se faire pardonner. L'avenir, pour moi, c'est cela. Que je la prenne une bonne fois, et que ce soit fini.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Un jour vous vous réveillerez des fillettes, et vous aimerez à votre niveau. L'histoire Villancy, c'est sans issue. Je veux dire : sans issue digne de vous.

RAVIER. — Au fond, je le sais bien.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Alors, pourquoi vous obstinez-vous ?

RAVIER. — Je ne peux plus me passer de ma tendresse. C'est si bon, d'aimer quelqu'un.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Il n'y a guère que cela qui justifie de vivre.

RAVIER. — Un jour j'ai eu conscience que je l'aimais, et cette conscience s'est déployée en moi avec la majesté du jour qui se lève.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Ces mots seraient beaux, venant d'un autre que vous. Mais il y a un instant vous disiez : « Que je la prenne et que ce soit fini. » Je vous en prie, ne parlez plus de votre tendresse. Vous vous êtes un peu monté la tête : ne confondez pas cela avec la tendresse. Il y a un amour dont ni vous ni cette gamine vous n'avez la moindre idée. Celui que j'ai surpris quelquefois dans les yeux de ma mère. Devrai-je donc vous apprendre ce qu'ils disaient, ces yeux ? Ils disaient : « Ah ! si je pouvais, tandis que je te parle, ne pas dérober ce moment de ta vie, et que tu eusses à le vivre encore ! Si je pouvais arracher lambeau par lambeau des parcelles de ma vie, pour te les donner et que tu pusses vivre plus longtemps encore ! » Ma mère savait aimer, et je suis sa fille. Elle n'était pas fidèle : elle était la Fidélité. La fidélité est le pouvoir d'incarner en un seul être cent êtres divers. Ce que vous avez demandé, vous, à une foule de créatures — à cet essaim de femmes qui a bourdonné autour de vous tout le long de votre vie — ma mère, ou moi, nous le tirions d'une seule. Ma mère croyait que ce pouvoir d'aimer peut parvenir à être compris de l'homme...

RAVIER. — Que ne peut-il parvenir à être compris de la femme !

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Un peu avant de mourir, elle me disait : « Soit, tu n'es pas jolie. Mais qu'est-ce que la beauté ? Un rayon d'intelligence peut transfigurer un visage imparfait et le rendre digne d'être adoré. » Ma mère, me disant cela, semblait déjà me contempler du fond des âges. Elle me regardait, oui, elle me regardait de la même façon qu'en cet instant je vous regarde. Et c'est le souvenir de ce regard qui me donne le courage de vous regarder comme vous ne m'avez jamais vue vous regarder. Jamais. Que devient tout cet amour qu'on a reçu, dont on s'est chargé ? Qu'est devenu l'amour splendide que me portaient ma mère et ma grand'mère ? Qu'en ai-je fait ? A qui l'ai-je rendu ? Ah ! je l'ai rendu, je le sais, et à qui ; il n'y a que vous qui ne le sachiez pas.

(*Ravier recule un peu sa chaise.*)

Vous reculez votre chaise ? Vous avez peur que je ne vous mange ? Que vous êtes drôle ! Si vous pouviez vous voir ! — Pourquoi m'avoir ainsi torturée ? Par quel raffinement abominable est-ce moi, juste moi, que vous avez choisie pour me dire sur cette fille les seuls mots tendres qu'en sept ans j'aie entendus de votre bouche ? Je sentais mon âme craquer dans mon corps ; soyez fier, quelle prouesse ! vous m'avez conduite jusqu'à l'évanouissement. Durant cette glissade où je me perdais, vous étiez là avec votre expression habituelle, mais, dès que je voulais vous adresser la parole, vous n'aviez plus de regard et je n'avais plus de voix. Enfin, dans ma demi-inconscience, vous m'avez arraché des mots qui avouaient je ne sais quoi...

RAVIER. — Moi ! je vous ai arraché !...

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Vous avez profité de mon désarroi pour voler la clef de mon âme. Au moment où j'ai pris votre main, un frisson glacé m'a parcouru tout le corps, une voix m'a dit : « Tu es en train de te faire prendre en horreur. » Alors, de tout mon être, j'ai souhaité de glisser jusqu'au fond et de mourir. Et alors encore une voix en moi a crié : « Non ! non ! Tu ne peux mourir. Tu n'as pas été heureuse. » Depuis, je n'ai cessé d'être pantelante, brisée au point de ne pouvoir monter un escalier, épuisée au point de ne pouvoir déboucher une bouteille, cependant que vous feigniez de n'avoir pas compris, que vous vous enfonciez dans la fiction que rien ne s'était passé. Depuis un mois je suis suspendue sur la croix, dans un affreux étonnement de moi-même. Ah ! c'est long, l'agonie d'une âme. — Mais le frisson glacé me ressaisit. Adieu.

RAVIER. — Ma chère amie, je suis confondu... Une telle exaltation...

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Croyez-vous que je ne me reproche pas ma démence ? Vous allez me haïr parce que vous aurez cru que je vous aime. Je ne vous aime pas, je vous le jure, je ne vous aime pas de la manière qui vous ferait horreur. De l'amitié, avec peut-être, si on veut, un peu de tendresse maternelle... Vous détestez que je vous aime. Si bien que j'en suis venue à détester de vous aimer. Voilà le naturel que vous m'avez laissé. Allons, rentrez dans votre fiction qu'il n'y a rien eu, que je ne vous ai rien dit. Oubliez ce combat entre mon âme et moi...

RAVIER. — Je ne veux rien oublier, mais au contraire, à force d'amitié, vous faire mieux comprendre...

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Je suis tellement habituée au désespoir que, s'il m'arrivait un bonheur, je crois que je n'en aurais pas de plaisir. Si un magicien me rendait subitement mes vingt ans, je serais encore une femme âgée. Si j'étais aimée de ce que j'aime le plus au monde, je serais encore une femme abandonnée. Perdre la notion que j'existe, c'est cela qu'il me faudrait, c'est à cela que j'aspire sans cesse. Mais, dans mon sommeil même, mes gémissements me rappellent que je suis. Il n'y a eu que tel ou tel instant passé à côté de vous qui m'ait délivrée, tant qu'il durait, de cette conscience d'être... — J'ai fini ce que j'avais à vous dire. Le reste, je ne pourrais le dire sans pleurer.

Scène II

Les mêmes, M. JEAN

M. JEAN. — Monsieur, Mlle Villancy est en bas et demande à être reçue.

RAVIER. — Mlle Villancy ?

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Si vous le désirez, je peux la voir.

RAVIER. — La voir ? Pour quoi faire ? (*A M. Jean.*) Que Mlle Villancy attende un instant.

Scène III

RAVIER, MADEMOISELLE ANDRIOT

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Pour lui dire qui vous êtes.

RAVIER. — Vous feriez cela ?

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Ne vous ai-je pas dit de ma mère : « Elle n'était pas fidèle. Elle était la Fidélité ? » Et que je suis sa fille ?

RAVIER, *après une hésitation.* — Je vous laisse avec elle. Je le fais par goût du danger, et par goût de la folie. Je reviendrai dans dix minutes. (*Il sonne. A M. Jean.*) Faites monter Mlle Villancy.

MADEMOISELLE ANDRIOT, *changeant de ton tout d'un coup, avec légèreté, minauderie.* — Je lui dirai du concubinage ce que le prince de Ligne dit de la guerre : qu' « il ne faut pas se faire un si grand monstre du plus beau des fléaux ».

Scène IV

MADEMOISELLE ANDRIOT, CHRISTINE

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Mademoiselle, M. Ravier est occupé encore un instant et m'a priée de vous faire prendre patience. (*Souriant.*) Lui, il est très patient avec vous. Excusez-moi, je suis une vieille amie de M. Ravier. Il y a sept ans que nous nous connaissons, d'un contact presque quotidien.

CHRISTINE. — En quoi M. Ravier est-il forcé d'être patient avec moi ?

MADEMOISELLE ANDRIOT. — M. Ravier a beaucoup d'amitié pour vous et...

CHRISTINE. — Oh ! Madame, je vous en prie ! Si vous désirez plaider la cause de M. Ravier, ou me faire des reproches, vous perdez votre temps. Il s'en charge très bien lui-même.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Mademoiselle, vous vous méprenez sur mes intentions. Je voudrais seulement, puisque nous avons quelques minutes à passer ensemble, vous dire un peu qui est M. Ravier, que vous ne connaissez sans doute que par la voix publique. D'abord, c'est un très galant homme. Rien de mal ne peut vous venir par lui : cela, il faut que vous le sachiez. Je ne vous dirai pas que c'est un homme puissant : je sais que vous êtes très désintéressée. Quoique, si un jour vous aviez à lui demander un service...

CHRISTINE. — Moi, lui demander un service ? Ah ! cela, jamais ! J'aimerais mieux supporter n'importe quoi, perdre n'importe quoi, que lui demander un service.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Bon, c'est entendu, laissons de côté qu'il soit un homme important. Mais je vous dirai que c'est un homme qui a beaucoup fait, beaucoup travaillé, beaucoup aimé ce qu'il y a de plus beau dans l'art, et, sans qu'il y paraisse peut-être, beaucoup servi son pays. Les musées ne suffisent pas ; les grands antiquaires sont eux aussi les gardiens des trésors de la civilisation, qui seraient détruits sans eux. Vous n'avez pas à dédaigner cette sympathie que vous porte M. Ravier, — cette partialité qu'il a à votre égard.

CHRISTINE. — M. Ravier m'offre son amitié. Je suis sûre qu'il est sincère. Mais je ne crois pas à l'amitié des hommes. Avec lui je ne serais jamais tranquille.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Vous êtes Lorraine. Le regard sur la frontière ! Toujours à croire que l'Allemand va déboucher. Dans un sens, je vous comprends. Le désir de l'homme, ce n'est pas beau. Moi, quand j'étais fillette, il y a eu un jour un homme qui dans la rue, sous nos fenêtres, s'est livré à... enfin, je ne peux vous dire... Mais ce que j'ai vu m'a paru tellement hideux ! J'en ai gardé un tel souvenir ! J'ai été dégoûtée de cela pour la vie.

CHRISTINE. — Et le désir de la femme, est-ce que vous trouvez que cela est beau ? Est-ce que vous avez jamais vu ce qu'est une femme qui se laisse tripoter ? Ou qui fait des avances ? La plupart des femmes sollicitent, alors qu'elles devraient à cela préférer mourir. J'en voyais une, tout à l'heure, dans la rue, qui caressait un chien tenu en laisse par son maître, et il était tellement visible que... Et le monsieur avait un petit sourire de coin qui en disait long, si humiliant !...

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Tripoter, c'est très mal ! Mais câliner, c'est très bien !

CHRISTINE. — Est-ce que ce n'est pas la même chose ?

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Voyons ! Aucun rapport. Que parlons-nous de désir ! C'est de la tendresse que j'ai à vous parler. Aujourd'hui je suis vieille, pourtant ne vous y trompez pas : je suis une femme qui a été très chérie, très embrassée. Si vous saviez tous les hommes qui m'ont prise sur leurs genoux ! Et dans les plus hautes sphères de la société ! Eh bien, ma petite, c'est forte de cette expérience que je vous dis : « M. Ravier, si vous le voulez, ne vous donnera que cette tendresse-là. » Allons ! laissez-le vous faire du bien pendant le temps qu'il vous aime. Cela ne durera pas toujours.

CHRISTINE. — Quoi ! Déjà ! Après s'être ainsi entiché ! Il serait capable de cela !

MADEMOISELLE ANDRIOT. — M. Ravier est un homme intelligent et charmant, et les gens intelligents et charmants sont toujours capables de tout.

CHRISTINE. — Suis-je donc si laide ? Et ne vaudrai-je plus d'être aimée dans six mois ?

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Il n'est pas question de cela. Mon Dieu ! quelle vivacité ! Je veux dire que M. Ravier n'est pas homme à s'éterniser. Il aime un moment des êtres, plus que les êtres. Ne laissez pas passer votre moment.

CHRISTINE. — Un vieux célibataire coureur !

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Comment, célibataire ! Il a été marié une dizaine d'années, et a deux enfants !

CHRISTINE. — Oui, mais, maintenant, il mène une vie de célibataire. Il aurait pu se remarier.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Mademoiselle, vous avez des principes, et je vous en félicite. Mais vous ne les rendez pas aimables.

CHRISTINE. — De quel droit M. Ravier veut-il me commander ? Je ne suis pas son employée.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Vous commander ?

CHRISTINE. — Parce qu'il m'aime, il faudrait que je l'aime. Et s'il y avait trois ou quatre hommes qui m'aimaient, je devrais donc les aimer tous les trois ou quatre ?

MADEMOISELLE ANDRIOT. — En somme, je vois bien à présent ce que vous êtes. Vous êtes une obsédée.

CHRISTINE. — Moi !

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Oui, vous ne pensez qu'à votre vertu. C'est une obsession.

CHRISTINE. — Une obsédée ! Et vous, qu'est-ce que vous êtes ?

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Moi, je suis une paysanne : fille, petite-fille de paysans. Santé. Equilibre. Sécurité. Bonne humeur.

CHRISTINE. — Une petite pomme d'api.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Une brave pomme d'api, toute simplette et toute ronde.

CHRISTINE. — C'est lourd, vous savez, un amour qu'on n'a pas demandé. On n'a rien fait pour cela, et cela peut vous empoisonner la vie. Cet amour toujours à la même place, et dont la constance exaspère. Ces yeux qui voudraient n'être pas implorants, et qui le sont... Le regard d'un homme qui vous aime, sans cesse posé sur vous, c'est quelque chose d'horrible.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Le regard d'un homme qui ne vous aime pas est aussi quelque chose d'horrible.

CHRISTINE. — Cette attente, cette sollicitude, cette obstination à vous relancer... Comment garder son sang-froid ? Comment n'en être pas irritée ?

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Je vois, vous devez appartenir à cette race d'êtres qui ne sont méchants qu'avec ceux qui les aiment. Oh ! c'est une race que je connais bien. Quelqu'un qu'on n'aime pas et qui vous aime, quelle tentation, n'est-ce pas ? de le faire souffrir ! Il faut croire qu'il y a là un attrait affreux. Tenez, une femme qu'ils ne désirent pas, quelle aubaine pour les hommes ! Ils se vengent sur elle des autres. Mais savez-vous qu'une femme qui aime un homme peut devenir folle, s'il ne l'aime pas ?

CHRISTINE. — Je pense que le contraire n'est pas vrai.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Non, le contraire n'est pas vrai.

CHRISTINE. — Alors, pourquoi me dites-vous cela ? Je ne rendrai pas fou M. Ravier.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Il vous a parlé de sa vie privée ?

CHRISTINE. — Non.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Mais vous n'en avez rien deviné ? rien découvert ? Dans les hommes il y a toujours, de temps en temps, une fissure.

CHRISTINE. — Et mettre l'œil à la fissure ? Je ne suis pas une concierge.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Il ne s'agit pas de cela. Il s'agit d'avoir, ou non, le goût des âmes humaines. Cela ne vous intéresse pas, par exemple, de savoir comment il peut être avec ses maîtresses ?

CHRISTINE. — Pas du tout.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — En tout cas, de quelque façon qu'il se conduise avec elles, sachez qu'il n'y a qu'une femme qu'il aime : c'est vous.

CHRISTINE. — Mille regrets.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Dites-moi, il ne vous a jamais écrit ?

CHRISTINE. — Non. Je lui ai dit qu'il ne fallait pas m'écrire.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Vous connaissez du moins son écriture ?

CHRISTINE. — Non.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Oh ! vous perdez beaucoup.

CHRISTINE. — Vous êtes peut-être graphologue ?

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Non, non. J'étudie seulement certaines écritures. Celle de M. Ravier est passionnante. (*Mystérieuse.*) Il s'y trahit !

CHRISTINE. — Qu'est-ce qu'on y voit ?

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Toute sa vie secrète. Tout ! tout ! on sait tout ! Je vais vous dire quelque chose. (*A l'oreille.*) C'est sûrement un refoulé.

CHRISTINE. — Un refoulé ? Oh ! bien, il n'en a pas l'air.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Mais justement, c'est la preuve !

CHRISTINE. — Et il refoule... quoi ?

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Ah ! ça, je ne sais pas. D'ailleurs, ce qu'on refoule, cela n'a pas d'importance. Ce qui est important, c'est d'être un refoulé. Et il en est un. (*Se rapprochant d'elle.*) Je suppose qu'avec lui vous avez feint d'abord de ne pas comprendre. Ensuite de mépriser. Quand il avançait un peu sa chaise, reculiez-vous vivement la vôtre, comme s'il avait eu la peste ?

CHRISTINE. — M. Ravier ne m'a jamais manqué de respect.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Oui, oui... Il vous tient quand même un peu la main, cela est de jeu ? Il se penche auprès de vous pour regarder vos dessins, et sa tête frôle la vôtre ? Vous voyez vaincu et défait ce visage pour tous si lointain, si fermé, si dur souvent... un visage de lui qui n'est qu'à vous seule, et que cependant, paraît-il, vous trouvez vieux et peu agréable... Peu agréable ! Avec sa barbe courte, il a le visage d'un empereur de l'époque des Antonins. C'est la connaissance du monde qui a imprimé ces rides, et qui leur donne leur beauté de secrets et d'aveux. J'ai vu en photo Clemenceau, Foch, Barrès quand ils avaient vingt-cinq ans ; des têtes de serins ! A soixante ou soixante-quinze ans, ils avaient des masques magnifiques. Mais Foch, Barrès, connaissez-vous seulement ces noms ? Vous ne savez rien, vous ne sentez rien... Pardonnez-moi, je ne suis pas polie. Mais c'est si triste, ces êtres qui sont sans cesse à se poursuivre les uns les autres, et à ne se rattraper jamais, comme les chevaux de bois des manèges forains. Pendant que vous dédaignez M. Ravier, il y a sûrement des femmes qu'il dédaigne, aussi à tort que vous le dédaignez. Mon Dieu ! est-ce donc si dur de supporter d'être aimé ? Il paraît que dans l'ancien Japon quiconque ne rendait pas amour pour amour était tenu pour possédé d'un démon... M. Ravier aime qui ne l'aime pas, et sans doute n'aime pas qui l'aime, comme vous vous ne l'aimez pas, qui vous aime, et peut-être aimez quelqu'un qui ne vous aime pas.

CHRISTINE. — Moi, Madame, aimer quelqu'un ! Je vous affirme que je n'ai de sentiment pour personne. Pour personne. Il est probable que cela viendra un jour : je sais bien que je suis condamnée. Mais, en ce moment, il n'en est pas question.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Je vous crois. Votre accent est celui de la vérité. Quand même, « condamnée » ! Condamnée parce qu'un jour on aimera ! Vous avez eu une éducation religieuse ?

CHRISTINE. — Oh ! vaguement. Et cela est loin. Mais j'ai été dans les Guides de France.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Les Guides ?...

CHRISTINE. — Il y a deux ans encore, j'étais cheftaine. Cheftaine de la troupe Charles de Foucauld. Enfin... j'étais sous-cheftaine.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Vous avez dit cela à M. Ravier ?

CHRISTINE. — Pensez-vous !

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Vous auriez dû. Je suis sûr que ça l'aurait intéressé beaucoup.

CHRISTINE. — Ce que je voudrais, c'est savoir pourquoi vous me poussez tant vers M. Ravier.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Il est pénible de vous voir manquer d'instinct sur votre intérêt. Quels regrets vous vous préparez !

CHRISTINE. — Je sais que les Français n'apprécient pas la dignité chez les femmes.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Voilà le duché de Lorraine qui reparaît.

CHRISTINE. — Dites plutôt que je n'ai pas la morale des milieux où l'on a de l'argent.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Vous vous trompez sur votre intérêt. Vous vous trompez aussi sur votre morale. Vous vous croyez admirable, alors que votre attitude a quelque chose d'assez vil. Je suppose qu'on vous a appris, pourtant, aux Guides de France, la gentillesse, la B. A. — la bonne action — de faire plaisir aux autres. En outre, vous vous trompez même touchant les convenances. C'est très joli, de n'avoir pas de vanité. Mais il est des cas où cela peut devenir un véritable manque d'éducation. Enfin, pensez, ma petite, une petite comme vous, refuser M. Ravier ! Mais — c'est monstrueux.

CHRISTINE. — Moi, coucher, ça ne m'intéresse pas.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Mais oui, mais oui, nous savons que vous n'êtes pas intéressée.

CHRISTINE. — En somme, vous êtes indignée.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Oui, franchement, je suis indignée. Dans toute ma vie, déjà longue, je n'ai jamais rien vu de semblable.

CHRISTINE. — Avouez que c'est un étrange langage que le vôtre, Madame.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — C'est la langue de l'intelligence.

CHRISTINE. — L'intelligence, chez vous, est un peu cynique.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — La fréquentation des grandes œuvres de l'art rend toujours un peu cynique.

CHRISTINE. — Pourquoi ?

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Parce qu'on se dit qu'il n'y a qu'elles d'important.

CHRISTINE. — Ainsi donc je devrai me repentir éternellement de ne m'être pas prostituée.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — M. Ravier ne pardonne guère aux gens qui ont manqué le coche. Il aime l'intelligence.

CHRISTINE. — Vous semblez avoir une grande expérience de lui.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Nous nous connaissons depuis sept ans.

CHRISTINE. — Il y a, m'avez-vous dit, des femmes qu'il dédaigne...

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Oh ! moi, vous savez, j'ai dit cela comme ça !

CHRISTINE. — Ah ! bon.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Si j'ai une expérience personnelle de lui, sachez, ma petite, que ce n'est pas celle d'un homme qui dédaigne. Je n'ai pas de confidences à vous faire, mais...

(*Ravier entre. Mademoiselle Andriot sort, après avoir dit au revoir à Christine.*)

Scène V

RAVIER, CHRISTINE

CHRISTINE. — J'ai entendu votre Mme Andriot. Elle a très bien récité sa leçon.

RAVIER. — Voudriez-vous mesurer un peu vos paroles, mademoiselle Villancy. Mlle Andriot n'est pas seulement une vieille amie, d'un dévouement sûr. Elle a une magnifique culture artistique, et une magnifique sensibilité de femme : ce sont deux vertus que vous devriez respecter, vous n'en êtes pas pourvue à l'excès. Avec Mlle Andriot je parle toujours un ton au-dessus de moi-même. Avec vous, toujours un ton au-dessous.

CHRISTINE. — Mlle Andriot m'a dit vos grandes qualités. Mais je n'en avais jamais douté, puisque vous êtes chevalier de la Légion d'honneur.

RAVIER. — Je vois que vous arrivez ici bien décidée à être insolente. Vous venez en demandeur, puisque vous désirez que j'achète vos dessins. Mais vous voulez aussi être insolente. Insolence fondée sur quoi ? Sur le sentiment que vous avez de votre sagesse. Je serais émerveillé par votre sagesse, si elle était autre chose que la sagesse de l'ignorance, du préjugé, et du manque de tempérament.

CHRISTINE. — Avouez que cela vous amuse, de trouver une femme qui vous résiste.

RAVIER. — Avouez que cela vous amuse, de faire joujou à être cette femme.

CHRISTINE. — Non, cela ne m'amuse pas du tout : je suis seulement ainsi.

RAVIER. — Vous mettez du rouge : c'est donc que vous cherchez à plaire. Comment accordez-vous cela avec la sagesse ?

CHRISTINE. — Je mets du rouge parce que toutes les femmes en mettent.

RAVIER. — Triste réponse.

CHRISTINE. — A une triste question.

RAVIER. — Et du rouge aussi aux ongles. Je me demande vraiment pourquoi on a les ongles rouges, si on ne se donne pas.

CHRISTINE. — Monsieur Ravier, puis-je être tout à fait franche avec vous ?

RAVIER. — Essayez toujours.

CHRISTINE. — Mais ensuite vous me le reprocherez.

RAVIER. — Vous avez si envie de l'être que vous êtes incapable d'y résister. Allons, soyez mal élevée tout votre saoul.

CHRISTINE. — Vous trouvez que je suis mal élevée?

RAVIER. — Vous êtes propre. Vous êtes désintéressée. Vous êtes indépendante. Vos vertus sont exceptionnelles et immenses. Mais vous êtes mal élevée.

CHRISTINE. — En quoi suis-je mal élevée ? En ne devenant pas votre maîtresse ?

RAVIER. — Vous êtes mal élevée en faisant l'enfant terrible. Et c'est si facile, de faire l'enfant terrible. Profiter du fait que l'on soit aimé ; sous le couvert hypocrite de la taquinerie, débagouler impunément

aux gens qui vous aiment tout ce qui peut les vexer ou leur faire de la peine : en vérité, quels exploits !

CHRISTINE. — Eh bien ! je ferai quand même l'enfant terrible. Voici : ce qui me froisse en vous, c'est votre vulgarité.

RAVIER. — Il y a quelque chose de diabolique à ce que je supporte ainsi vos mépris.

CHRISTINE. — Je m'explique : la vulgarité de croire que c'est une obligation pour un homme d'avoir « pris » au moins une fois chacune des femmes qui l'approchent.

RAVIER, *posant la main sur la hanche de Christine.* — Je pose ma main sur votre hanche, et je vous sens respirer, comme si je sentais respirer la création. Cela est-il vulgaire ?

CHRISTINE, *posément, mais sans insolence, regardant la main de Ravier.* — Vous avez fini ?

RAVIER. — Oui. (*Il retire sa main.*)

CHRISTINE. — Vous êtes content ?

RAVIER. — Je ne vous trouve pas jolie ; vous ne me plaisez pas ; aucun de vos traits ne me plaît. Mais je vous aime.

CHRISTINE. — Singulière déclaration.

RAVIER. — Vous qui aimez si peu, vous...

CHRISTINE. — Pourquoi « vous qui aimez si peu » ? Qu'en savez-vous ? Vous croyez que j'aime peu, parce que je ne me jette pas à votre cou. Mais j'aime profondément mes parents, j'ai beaucoup d'affection pour mon frère...

RAVIER. — Moi aussi, il y a une dame qui me dénie toute faculté de tendresse, parce que je n'ai nulle tendresse pour elle. Et il y a aussi des femmes qui me demandent : « Vous avez des ennuis ? » en me voyant la mine maussade, mais j'ai la mine maussade simplement parce que je m'embête avec elles. Des ennuis ? Non, ce sont elles qui m'ennuient. — Quoi qu'il en soit, il reste bien vrai que vous m'aimez peu et que, si vulgarité il y a, c'est cela qui m'y a forcé. Je vous l'ai dit souvent : votre amitié m'aurait suffi. Vous croyez que vous êtes belle ? Vous êtes comme les autres. Et puis, de ce côté-là, j'ai tout ce qu'il me faut. Coucher est très bien : c'est la clef qui ouvre un être. Ne pas coucher est bien également ; c'est plus raffiné ; et puis, toujours prendre sur soi, c'est une école. Mais je n'ai plus à choisir : vous avez choisi pour moi. Vous m'avez refusé l'amitié. Je n'ai plus d'issue que le désir. D'ailleurs, n'importe quel homme à ma place, même ne vous désirant pas, vous aurait déjà mise sur ce canapé.

CHRISTINE. — Essayez un peu, vous serez bien reçu !

RAVIER. — Non, je n'essaierai pas. Je ne le ferais que par désespoir. Les baisers que je vous donnerais contre votre goût tomberaient comme des choses tuées, ou comme des ventouses qui se détachent.

CHRISTINE. — Ne faites pas le délicat. Si je n'étais pas ce que je suis, il y a longtemps que vous auriez abusé de moi.

RAVIER. — « Abusé de moi » ! Est-ce que nous sommes à la Police Judiciaire ? Et ! « Si je n'étais pas ce que je suis » ! Ce que vous êtes ? Vous êtes une petite punaise prétentieuse. Mais attention ! Dans cinq ans, quand vous serez une ratée, et qui commencera de se flétrir, déjà déflorée je ne sais combien de fois, vous viendrez vous jeter à mes pieds. Ne vous flattez pas qu'alors je vous accepte. Quand on veut faire plaisir aux gens, il faut le faire tout de suite. (*Il se lève.*) Allez, je vous laisse vous reposer de moi.

Scène VI

RAVIER, MADEMOISELLE ANDRIOT

RAVIER. — J'ai dit tous les mots qu'il fallait dire pour la perdre à jamais. Je le savais en les disant, et je continuais.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Ecoutez-moi.

RAVIER. — Laissez-moi trembler.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — D'abord, je cherche ce que cette petite fille peut avoir en elle pour vous attirer.

RAVIER. — Ne cherchez pas. Elle n'a rien.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Elle n'est pas si jolie que ça.

RAVIER. — Tant mieux. C'est comme cela que je peux la regarder sans avoir trop mal.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Ensuite, elle est braquée aujourd'hui, mais demain... Vous m'écoutez ?

RAVIER. — Je tremble et j'écoute.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Demain, il vous sera facile...

RAVIER. — Pas de demain pour moi. C'est maintenant ou jamais.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Une bataille perdue, ça se regagne..

RAVIER. — Une journée perdue, ça ne se regagne pas.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Le *non* des jeunes filles est une porte pourrie.

RAVIER. — Il y a trop longtemps que je n'ai plus à lutter : j'ai perdu l'art de convaincre.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Elle a reconnu que vous ne lui aviez jamais manqué de respect.

RAVIER. — Manqué de respect ! C'est quand un homme désire une femme, qu'il la respecte. D'où lui viennent ses absurdes principes ? Qui a versé dans son sang ce poison de l'innocence ? Il doit y avoir chez elle une hérédité horrible... Pourtant, j'ai vu la photo de sa mère. C'est une prédestinée. Il n'y a qu'à la regarder pour voir que son unique fonction sur la terre est de se faire prendre sa fille. Eh bien oui ! je la prendrai de force. Elle, si bien coiffée, ses cheveux que je verrai un jour tout dépeignés et éparpillés autour de sa tête comme des reptiles... La vierge lorraine ! Je lui fouterai un gosse de force.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Comme la grossièreté vous va bien !

RAVIER. — J'en ai plein le dos des filles fières. La fierté, parfait, mais pas quand on me l'oppose.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — C'est drôle, elle m'a appelée *Madame,* alors que les inconnus m'appellent toujours, je ne sais pourquoi, *Mademoiselle.*

RAVIER. — Vous voyez qu'elle a de bons côtés.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Croyez-vous au moins que j'aie fait tout ce que je pouvais pour la convaincre ?

RAVIER. — Je le crois. Merci. Vous êtes une femme extraordinaire.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Non, mais un jour, à propos de Christine...

RAVIER. — Ah !

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Quoi ?

RAVIER. — C'est un petit coup de stylet que vous m'avez donné en prononçant son nom. Ce nom glacé

et aigu comme une stalactite. Et avec le Christ dedans, encore ! O nom prononcé dans mes rêves.

Mademoiselle Andriot. — Un jour, le jour de mon évanouissement, vous m'avez dit : « Parmi les choses étranges qui naissent en l'homme, il y a aussi, quelquefois, l'honnêteté. »

Ravier. — Je vous crois. Je crois que vous avez fait l'impossible. Quand même — et malgré la gêne que vous m'avez causée tout à l'heure, — quand même, c'est une bonne chose, rentrer du monde de ceux qui ne vous aiment pas dans le monde de ceux qui vous aiment !

Mademoiselle Andriot. — Je vous ai causé une gêne tout à l'heure ?

Ravier. — Oui, sans nul doute. Ce que vous m'avez avoué, je n'en ai pas souri, comme peut-être l'auraient fait d'autres hommes. Je le constate, hélas ! je le respecte et je le déplore.

Mademoiselle Andriot. — De quoi parlez-vous ?

Ravier. — Eh bien ! de ce sentiment que vous m'avez avoué...

Mademoiselle Andriot. — Moi, je vous ai avoué un sentiment ? Où avez-vous pris cela ?

Ravier. — Il me semblait...

Mademoiselle Andriot. — Alors, vous croyez que j'ai envie de coucher avec vous ?

Ravier. — Il n'est pas question de cela.

Mademoiselle Andriot. — Par quel geste, quel mot, quel regard, quelle intonation, quelle allusion fût-ce la plus lointaine, quel aveu fût-ce le plus détourné, ai-je pu vous donner lieu de penser que les sens avaient leur part dans l'amitié que je vous porte ?

Ravier. — Je n'ai jamais dit...

Mademoiselle Andriot. — Ainsi, vous croyez que je vous aime ? Ne serai-je donc jamais en paix avec vous ? Ne réussirai-je jamais à dissiper le malentendu qui vous empêche de me supporter ? Le sentiment que je vous aurais avoué... A qui parlez-vous en ce moment ? Vous parlez à une autre que moi. Votre fatuité vous aveugle et vous égare. — Et ne vous aveugle pas seulement sur moi. Il ne vous est donc jamais venu à l'esprit que cette petite pouvait en aimer un autre ?

Ravier. — Qui vous fait croire cela ?

Mademoiselle Andriot. — Rien ne me le fait croire. C'est une simple supposition.

Ravier. — Vous jetez en moi une semence empoisonnée. Je la supportais pure, mais la savoir coupable ! Dites-moi, dites-moi que rien ne vous permet... Mais non, vous avez percé quelque chose, elle vous a avoué quelque chose. Quoi ! lié par mon scrupule de ne la toucher pas, je devrais imaginer ses amours avec un autre, elle vous en parlerait peut-être ; je respirerais ce fumet, oh ! Dieu ! Ah ! si le désir pouvait disparaître de ce monde, pour qu'elle ne soit pas menacée !

RIDEAU.

ACTE III

Même décor.

Scène I

RAVIER, MADEMOISELLE ANDRIOT

Ravier. — Le sommeil ! Le sommeil ! M'abîmer dans les somnifères, pour ne souffrir plus ! N'avoir plus que quelques heures de conscience par jour ! Mais j'ai perdu en une fois le sommeil à jamais. Perdu comme tout est perdu : ce que je suis, ce que j'ai fait, et ce que je possède.

Mademoiselle Andriot. — Moi, la nuit dernière, j'ai entendu chanter jusqu'à je ne sais quelle heure un rossignol, dans le jardin de mes voisins. Si j'avais pu, je l'aurais étranglé. Comme j'ai toujours un bouquet sur ma table pour y enfoncer mon visage quand j'ai trop de peine, je me suis contentée de fourrer les fleurs fraîches dans ma corbeille à papiers. Elles y agonisent et y agoniseront sans fin, je l'espère.

Ravier. — L'été lui aussi est triste. Cette chaleur étouffante et interminable met à bout ce qui était déjà accablé.

Mademoiselle Andriot. — Voyez ces nuages. Les journaux annoncent un changement de temps.

Ravier. — Il ne pleuvra plus jamais, plus jamais, plus jamais.

Mademoiselle Andriot. — Et il y a des idiots qui osent parler de la tristesse des sens, quand il y a la tristesse du cœur. Mais j'ai pensé à quelque chose. N'y aurait-il pas de sa part un manège de coquetterie ?

Ravier. — Dans la coquetterie il y a de l'appel. Chez elle il n'y en a jamais. Pensez donc, une vraie jeune fille ! Voilà cinq semaines qu'elle est encore disparue, replongée dans la mer. Non ! non ! je ne peux plus attendre ! Il y a dix-huit ans qu'elle vit : j'ai dix-huit ans de retard à rattraper. — C'est par pitié que vous me parlez de coquetterie : pour me donner de l'espoir. Merci, mais je n'y crois pas. Et cependant je vous dis : continuez à avoir pitié de moi. Il y a des moments où, pour la première fois de ma vie, je ne repousse pas l'idée d'en finir, de cesser d'être...

Mademoiselle Andriot. — Vous êtes fou ! On ne se tue pas pour les vraies jeunes filles.

Ravier. — Je ne souhaite pas à mon pire ennemi d'aimer comme je l'aime.

Mademoiselle Andriot. — Un peu d'énergie, mon ami. J'ai toujours senti qu'il n'y avait aucun pont, aucun langage commun, rien de commun entre un être qui ne souffrait pas et moi : les êtres qui ne souffrent pas sont pour moi des fantômes. Vous étiez la seule exception. Mais, maintenant que vous souffrez, je suis gênée que ce soit à cause d'une femme.

RAVIER. — Je sais que vous ne l'aimez pas.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Comment, je ne l'aime pas !

RAVIER. — Vous ne me parlez pas d'elle avec le ton d'exaltation qui conviendrait.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Le vôtre suffit.

RAVIER. — Croyez que plus d'une fois j'ai été tenté de l'envoyer par-dessus bord. Et chaque fois je me suis retenu en me disant que si l'on fait confiance à la nature humaine, si vite, dans un indifférent, quelle monstruosité ce serait de ne pas lui faire confiance dans ce qu'on aime ! Mais je suis à bout, à bout de faire confiance. Je vous répète : ayez pitié de moi. La façon dont je tiens à elle me fait mal. Sans cesse les larmes me viennent aux yeux. Entraînez-moi dans quelque chose qui ne soit pas à elle.

MADEMOISELLE ANDRIOT, *désignant les œuvres d'art dans la pièce.* — Que cette beauté des œuvres d'art immuables vous guérisse d'elle, en la remettant à sa toute petite place.

RAVIER. — Mais non, au contraire, c'est elle qui rend ridicule une beauté qui n'est pas belle à ses yeux. Allons ! je ne peux plus rien supporter qui ne soit elle : voilà ce qu'il faut dire. (*Désignant sa table de travail.*) A quoi me sert tout mon travail ? Quel est le sens de tout cela ? Tout cela, qui m'a suffi pendant trente-cinq ans, à présent ne sert qu'à me rappeler que cela ne me suffit plus. La rue, le soleil, les arbres n'ont d'existence pour moi que parce que dans le même temps ils existent pour elle. Mais tout mon œuvre, tout ce que je fais depuis trente-cinq ans n'a plus de sens, parce qu'elle ne l'aime pas, parce qu'elle ne m'en aime pas. Alors que ma vie serait largement comblée à m occuper d'elle, et à l'aimer. Bien plus, c'est le travail qui m'a flétri et usé, qui a rendu mon visage ce qu'il est, ce je ne sais quoi que bientôt je devrais pouvoir couvrir avec un masque, comme au carnaval. J'accuse ce téléphone. J'accuse cet agenda tout noirci d'inutile. J'accuse ces dossiers et chacun des feuillets de ces dossiers. Je les balaie, comme elle a tout balayé en moi. (*D'un geste posé, très tranquille, des deux bras qui s'écartent, il balaie tous les papiers qui se trouvent sur la table, qui tombent sur le plancher.*) Et mon argent, que voulez-vous que j'en fasse ? Un jour je prendrai mes lingots d'or, et, la nuit tombée, j'irai les jeter dans la Seine.

(*Mlle Andriot se baisse pour ramasser les papiers.*)

Pas de gestes de servante, je vous prie. Je mets mon pied sur votre main si vous ramassez ces papiers. D'ailleurs, c'en est fini de mon travail ; à jamais je suis incapable de travailler. (*Il se laisse tomber, étendu, sur le canapé.*) J'ai supporté d'elle ce que, depuis vingt ans, je n'ai supporté de personne Elle, elle sait ce que je peux arriver à supporter, quand je veux. Mais je n'en peux plus. Il y a en elle quelque chose qui me draine l'âme. Laissez-moi tomber de la sorte et y rester étendu : cette posture convient à mon malheur présent et passé, à celui qui m'attend encore. Mon malheur va de la terre au ciel.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Comme l'homme sait mal souffrir ! Un enfant qui se lamente sans décence. Si c'était moi qui me lamentais ainsi ! Mais moi, en sept ans, pas un seul mouvement d'abandon n'a été toléré... — Vous changez de visage. Ceci, n'est-ce pas ? est la zone interdite. De quel droit est-ce que je me permets ?... Est-ce que j'outrepasse ?... Toujours la fiction qu'il n'y a rien eu. Cette fiction doit demeurer, parce que vous avez besoin de moi. Comme on feint de n'avoir pas entendu la réponse insolente d'une secrétaire, parce qu'on veut la garder. Mes connaissances, ma mémoire, mon activité, peut-être mon goût artistique, vous sont utiles dans votre profession. Pourquoi n'avoir pas voulu que je ramasse vos papiers ? Puisque je suis votre servante, votre servante et rien de plus. *Ancilla Domini.*

RAVIER. — Quelle est cette extravagance ? Tout ce féminin qui remonte en vous...

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Et qui donc, jamais, fut plus femme que moi ? Et pourquoi me serait-il interdit de l'être ? Eh bien, si, avec vous, cela m'est interdit. Les besognes, parfait ; au-delà, interdit. Tu n'iras pas plus loin ! Une démarcation féroce, férocement maintenue. L'être humain le plus sensible que vous ayez rencontré en toute votre vie, une amitié qui est descendue jusqu'au tréfonds de la tristesse et de l'acceptation de cette tristesse, rien de cela n'a droit à la parole, que dis-je ! n'a droit à l'existence qu'à la condition de se manifester à aucun prix. Et pourtant, sachez-le, jamais l'élan qui me poussait vers vous n'aurait pris la moindre couleur passionnée si vous l'aviez laissé suivre son cours naturel. Mais, à toute force, il vous fallait me tourmenter.

RAVIER. — Il y a tout un monde à qui je parle le langage de la passion. Puis tout un monde à qui je ne le parle pas. Ce monde à qui je ne le parle pas, c'est le vôtre.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Oui, c'est cela. Hors d'ici ! Hors du monde ! Votre voix glaciale ! Je suis comme la femme de ménage qui, ses heures de travail finies, voudrait parler avec vous, cinq minutes, d'une façon humaine, cesser pendant cinq minutes d'être une bête, parler de son homme, de ses petits, mais vite on la met à la porte, car cela, c'est vous faire perdre votre temps, et, si on fait venir une femme de ménage, c'est pour vous gagner du temps ; autrement, il n'y a qu'à faire son ménage soi-même. Voilà comment vous m'avez traitée. Pendant sept ans.

RAVIER. — J'ai fait l'impossible pour que nous ne soyons pas ridicules.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Oui, et c'est toujours quand l'homme cherche à n'être pas ridicule, qu'il le devient.

RAVIER. — Arrêtez-vous avant l'irréparable.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Il n'y aura pas d'irréparable. Ou vous me garderez, ou, si vous me rejetez — car il faut compter avec le bon plaisir du satrape, — vous reviendrez à moi. Puisque, je vous l'ai dit, vous avez besoin de mes services. Et ce n'est certes pas moi qui modifierai cette situation. J'aime vous servir. Je ne cesserai jamais d'être pour vous l'amie enjouée et libre d'esprit que vous avez toujours connue.

RAVIER. — Enjouée ! Libre d'esprit ! Alors que vos reproches...

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Mes reproches ? Je vous ai reproché quelque chose ? Je ne vous reproche rien. Comment vous reprocherais-je de m'utiliser ? Si je n'y prenais pas plaisir, je ne l'accepterais pas. Non, soyez tranquille, vous qui cherchez à me faire rougir du sentiment que je vous porte, jamais vous ne trouverez en moi autre chose que le dévouement égal et sûr, dans le grand et dans le petit, — dans le terrible s'il le faut, dans le sordide s'il le faut. En ce moment, c'est cette fillette qui vous tracasse. N'ai-je pas fait ce que j'ai pu pour la rapprocher de vous ? Voulez-vous que je m'y remette ? Voulez-vous que j'aille la voir ? Que je parle à son oncle ? Voulez-vous que, tout de go, j'offre une certaine somme à son oncle ?

RAVIER. — Quelle horreur ! Jamais.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Tout à l'heure encore, est-ce que je n'essayais pas de vous rendre espoir, même au prix d'un mensonge, en feignant de croire qu'il y avait dans sa conduite de la coquetterie ?

RAVIER. — Je ne sais plus où j'en suis avec vous... Vous embrouillez tout, vous entortillez tout. Ce que je vois de plus clair, c'est que, vous avec votre amitié, elle avec son inimitié, vous êtes réunies toutes deux mystérieusement pour me blesser... (*Sonnerie du téléphone.*) Allô ! — Elle ! Je ne veux pas la recevoir ainsi. Ah ! que mon cœur se calme. Comment cacher l'altération de ma voix et de mon visage ? Je ne veux pas qu'elle sache le pouvoir qu'elle a sur moi... Recevez-la, comme l'autre jour. Je viendrai dans un instant. (*Dans l'appareil.*) Qu'elle monte.

Scène II

MADEMOISELLE ANDRIOT, *seule*

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Petite peste ! Faire souffrir un homme, et un homme tel que lui ! Mais quels mots trouver pour convaincre une insensible et une sotte ? Pitié que tout cela !

Scène III

MADEMOISELLE ANDRIOT, CHRISTINE

CHRISTINE. — Ah ! Madame ! M. Ravier n'est pas là ?

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Si, il va venir.

CHRISTINE. — Bientôt ? Ne pouvez-vous pas lui demander de venir vite ?

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Il sera là dans quelques instants ? Mais qu'avez-vous ? Vous semblez bouleversée.

CHRISTINE. — Ce qui m'arrive ! Les hontes vont vite. Et l'une entraîne l'autre.

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Qu'y a-t-il ?

CHRISTINE. — C'est assez qu'il me faille le dire à M. Ravier. Que ce soit de lui précisément que j'aie besoin ! Lui de qui je ne voulais pas accepter un petit cadeau, et à qui je vais être obligée de demander un service... plus qu'un service... quelque chose qui nous sauverait, moi et une personne...

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Il fera l'impossible, ma petite. Et il n'abusera pas de cette situation, croyez-le.

CHRISTINE. — Oh ! qu'il en abuse ou non ! Nous autres femmes, il faut toujours en arriver là : allez, j'ai compris maintenant. La petite chèvre de M. Seguin, qui s'est battue toute la nuit...

MADEMOISELLE ANDRIOT, *stridente et hystérique.* — Ainsi donc, changement à vue ! Et si vite ! Dans cinq minutes, sur ce divan. Titre de tableau : *La Cheftaine au divan.* Ou peut-être sur cette jonchée de papiers, à laquelle il ne voulait pas que je touche, comme s'il en prévoyait l'usage. Ah ! ah ! ah !

CHRISTINE. — Epargnez-moi, Madame ! Epargnez-moi !

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Eh bien ! vous allez être l'esclave : c'est cela qu'il lui faut. Ce que, moi, je n'ai pas voulu être ! Avec un homme qui va vous répéter ce qu'il a répété à deux cents femmes, tous ses tours de vieux cabot dressé ! Un homme qui me disait de vous il y a trois semaines : « Que je couche avec elle et que ce soit fini ! Que je lui foute un gosse et que ce soit fini ! »

CHRISTINE. — Ah !

MADEMOISELLE ANDRIOT. — Vous allez retrouver sur son épaule les fonds de teint de deux cents femmes. Vous pouvez dire que vous allez avoir le visage barbouillé !

(*Entre Ravier. A Ravier.*)

Tenez, prenez : vous avez tout. Et même ces larmes jeunes que vous aimez.

Scène IV

RAVIER, CHRISTINE

RAVIER. — Qu'y a-t-il ? Mon Dieu ! je vous vois pleurer !

CHRISTINE. — Alors, c'est cela, votre amie sûre ? Si vous saviez !

RAVIER. — Quoi ?

CHRISTINE. — « Coucher avec elle et que ce soit fini. Lui foutre un gosse et que ce soit fini. »

RAVIER. — Ah ! j'aurais dû m'en douter. Les plus dangereuses de toutes : celles qu'on ne prend pas dans ses bras.

CHRISTINE. — Et je vais être votre esclave, et c'est cela qu'il vous faut...

RAVIER. — Ne vous occupez pas de ce serpent. Je lui écraserai la tête quand je le voudrai. Moi aussi, j'ai sept ans de haine qui ont leur mot à dire.

CHRISTINE. — Monsieur Ravier ! Jamais je n'aurais cru que je pourrais avoir la honte que j'ai.

RAVIER. — Parlez avec calme.

CHRISTINE. — Et dire que je tenais tant à n'avoir pas l'air pour vous d'une aventurière ! A quoi cela sert-il, d'être quelqu'un de propre ?

RAVIER. — A rien, en effet.

CHRISTINE. — Il faut que je vous dise tout de suite que mon père est un très honnête homme...

RAVIER. — Il est arrêté ?

CHRISTINE. — Ecoutez-moi d'abord. Mon père a été sollicité par une banque qui lançait des actions d'une société nouvelle. Le banquier lui a promis une commission importante sur chacun des titres qu'il ferait acheter...

RAVIER. — Bon. Eh bien ! j'irai demain — avec vous, si vous le voulez — chez le Garde des Sceaux.

CHRISTINE. — Mais vous ne connaissez pas la fin de l'histoire.

RAVIER. — Si, je la connais. Votre père a fait prendre des actions. La société était une escroquerie. Les actionnaires ont porté plainte. Votre père est un parfait honnête homme, et sa bonne foi est hors de doute. S'il a été trop crédule, c'est précisément parce qu'il est un honnête homme.

CHRISTINE. — Quelqu'un vous a donc raconté...

RAVIER. — Pensez-vous ! Mais tout cela est vieux comme le monde. Votre père a été arrêté ?

CHRISTINE. — Oui, ce matin.

RAVIER. — On aurait pu le faire plus tôt.

CHRISTINE. — Comment ! Monsieur, vous osez !

RAVIER. — Vous ne me comprenez pas. Votre père ayant peu d'argent, on pouvait l'arrêter dès le premier soupçon, parce que la Justice n'aime pas les gens sans argent. Allons donc demain chez le Garde des Sceaux. En matière de justice, mieux vaut prévenir que guérir.

CHRISTINE. — Vous connaissez le Garde des Sceaux ?

RAVIER. — Son chef de cabinet est mon beau-frère. Vous voyez que cela sert parfois à quelque chose, d'être divorcé. Je veux dire, d'avoir été marié.

CHRISTINE. — Et vous croyez que ?...

RAVIER. — Je vous promets que dans huit jours, si cette affaire est bien telle que vous me l'avez décrite, elle sera classée, ou votre père sera du moins en liberté provisoire.

CHRISTINE, *effondrée*. — Je vois que tout s'arrange quand on est quelqu'un d'important.

RAVIER. — Eh oui... Dieu merci. (*Au téléphone.*) Allô ! M. Jean ? Vous allez téléphoner à M. Warnet, au Ministère de la Justice, et demander un rendez-vous urgent, pour demain si possible.

CHRISTINE. — Vous ne pouvez imaginer la honte que j'ai, et la gêne.

RAVIER. — Vous n'avez jamais pris les choses avec simplicité.

CHRISTINE. — Je vous remercie de toute mon âme.

RAVIER. — Ne soyez pas emphatique.

CHRISTINE. — Je ne sais que vous dire.

RAVIER. — Ne me dites rien.

CHRISTINE. — Je devine si bien ce que peut penser un homme dans le cas où je vous ai mis. Le sarcasme qu'il peut avoir. D'ailleurs, vous me l'aviez prédit : « Un jour vous viendrez vous jeter à mes pieds... »

RAVIER. — Laissez donc cela ! — Mais pourquoi est-ce moi que vous êtes venue voir ? Parce que, de vos relations, je suis la plus influente ?

CHRISTINE. — Non. Parce que je savais que vous m'aimez.

(*Un silence. Puis, brusquement, on frappe.*)

MONSIEUR JEAN, *passant la tête*. — C'est M. Le Vadey.

RAVIER. — Je suis occupé.

M. JEAN. — Il dit qu'il faut qu'il vous voie.

Scène V

RAVIER, CHRISTINE, M. LE VADEY, M. JEAN

MONSIEUR LE VADEY, *surexcité*. — Pardonnez-moi de forcer votre porte. (*Regardant vers Christine.*) Ah! elle est encore là ! Je craignais d'arriver trop tard. (*Il prend Christine par la main, la fait lever.*) Vous permettez... Et je l'emmène !

RAVIER. — Mais, Monsieur...

MONSIEUR LE VADEY. — Oui, je sais tous les ennuis qu'elle me causera ; peut-être les regrets. Mais, qu'est-ce que vous voulez, j'en ai envie.

RAVIER. — De quel...

MONSIEUR LE VADEY. — Il y a assez longtemps que j'ai l'œil sur elle. Il fallait que cela finisse.

RAVIER. — Enfin, m'expliquerez-vous... ?

MONSIEUR LE VADEY. — Je vous répète que peu m'importe si je suis dupé. (*Il tripote la bergère sur laquelle Christine était assise.*) C'est faux, c'est faux à crier. Mais j'en ai envie.

RAVIER. — Ah ! c'est la bergère ! Parfaitement, parfaitement.

MONSIEUR LE VADEY. — Je suis venu l'autre semaine, voyons, vous vous souvenez bien ? Vous m'avez dit : « Je ne la garantis pas. » Evidemment, comment garantir ça ? Je la prends quand même.

RAVIER. — Parfaitement, parfaitement.

MONSIEUR LE VADEY. — J'aurai une pièce fausse parmi mes pièces vraies. Mais cela n'a aucune importance, puisque je le sais.

RAVIER. — C'est une théorie.

MONSIEUR LE VADEY. — Remarquez qu'elle ne me plaît pas. Ces bois rapportés, la grossièreté de l'attache, c'est affreux. Elle ne me plaît pas, mais elle me fait envie.

RAVIER. — Vous me rappelez une petite amie à moi. Au restaurant, elle me disait : « La matelote, j'aime pas ça, mais j'en veux une. »

MONSIEUR LE VADEY. — Tenez, par une journée chaude comme aujourd'hui, de la regarder seulement, je me sens rafraîchi.

RAVIER. — Parfaitement, parfaitement.

MONSIEUR LE VADEY. — C'est toujours 90 ?

RAVIER. — Eh oui, hélas ! toujours.

MONSIEUR LE VADEY. — 90.000 francs pour un meuble faux !

RAVIER. — 90.000 francs parce qu'il est peut-être faux.

(*M. Le Vadey donne en vrac des liasses de billets à Ravier, qui les fourre dans sa poche.*)

MONSIEUR LE VADEY. — Vous ne les comptez pas.

RAVIER. — Pensez-vous que je vais compter des billets. Vous les avez comptés.

MONSIEUR LE VADEY. — Oui, mais je me trompe toujours quand je compte des billets.

RAVIER. — Je vous fais donc confiance.

MONSIEUR LE VADEY, *retrouvant dans sa poche une liasse de billets et la lui donnant*. — Je vous volais de 10.000.

RAVIER. — Oh ! moi, vous savez... Si vous voulez les garder...

MONSIEUR LE VADEY. — Ah ! c'est que, en ce cas, le meuble doit être très, très faux.

RAVIER. — Pas du tout. C'est l'antiquaire qui est très, très magnanime.

MONSIEUR LE VADEY. — Bon. Je la prends tout de suite.

RAVIER. — Je vous la ferai porter à sept heures.

MONSIEUR LE VADEY. — Non, non, je la prends tout de suite. J'ai ma voiture.

RAVIER. — Monsieur Jean, voulez-vous aider M. Le Vadey à descendre la bergère...

(*Au-revoirs.*)

Scène VI

RAVIER, CHRISTINE

RAVIER. — Et voilà. Vous croyiez peut-être qu'il n'y avait que les médecins, les avocats et les littérateurs qui avaient leurs fous. Vous voyez que les antiquaires également sont servis. — Souriez un peu. Cette scène loufoque ne vous a pas amusée ?

CHRISTINE. — Je ne l'ai guère suivie, et ne saurais dire au juste de quoi il s'agissait.

RAVIER. — Et maintenant, vous aussi, comme la bergère fausse, il va falloir que vous me quittiez. Vous allez arranger un peu votre figure, et vous en aller d'ici.

CHRISTINE. — Vous me mettez à la porte ?

RAVIER. — Le but de votre visite est atteint.

CHRISTINE. — Désormais vous me méprisez. Il ne s'agit plus de désirer me voir. Il s'agit de m'écarter.

RAVIER. — Je tenais pour une marque de votre

animosité que jamais vous ne m'eussiez demandé un service. A présent vous m'en avez demandé un. Soyons donc amis.

CHRISTINE. — Vous ne me dites pas cela comme vous me le disiez naguère.

RAVIER. — Parce que je pense qu'à présent vous pouvez avoir pour moi quelque sympathie, sans trop de contrainte. Inutile donc de vous en presser.

CHRISTINE. — Si vous vous rendiez compte exactement du service que vous me rendez, si vous saviez à quel point vous pouvez transfigurer une situation qui, il y a un quart d'heure encore, était un cauchemar, vous comprendriez que ce mot de sympathie...

(*Sonnerie du téléphone.*)

RAVIER, *dans le téléphone.* — Oui. Demain, six heures ? Parfait. Merci. (*A Christine.*) Demain, à six heures, vous viendrez avec moi au Ministère.

(*Christine saisit vivement sa main, et la baise.*)

Vous avez fait un geste que je n'aime pas. Une femme ne baise pas la main d'un homme. Non plus qu'elle ne ramasse ses papiers tombés à terre.

(*D'instinct, Christine se baisse pour ramasser les papiers tombés qui sont à portée de sa main.*)

Laissez cela. (*Un silence.*) Christine Villancy, vous m'avez dit un jour : « Puis-je être tout à fait franche avec vous ? » Je vous pose la même question : « Puis-je être tout à fait franc avec vous ? »

CHRISTINE. — Oui.

RAVIER. — Eh bien, voici. Vous êtes sur une mauvaise route. Il ne faut pas faire les choses par gratitude : c'est très imprudent. Et puis, c'est pour le coup que vous pourriez me trouver vulgaire. Et ce serait à mon tour d'avoir honte.

CHRISTINE. — Je ne vous comprends pas.

RAVIER. — Vous me comprenez très bien. Malheur aux femmes qui se sont données pour la première fois sans amour.

CHRISTINE. — Vous ne croyez pas que, lorsqu'un être vient de recevoir un grand bienfait d'un autre être, il soit naturel qu'il veuille le lui rendre par un mouvement de cœur ? Vous ne croyez pas que, lorsqu'un homme pourrait tirer certain parti d'une situation, et ne l'a pas fait, une femme doive en être bouleversée ?

RAVIER. — Vous prendre parce que j'ai dépanné votre père ! Si je vous prenais en ce moment, ce serait comme si je prenais une femme dans le moment qu'elle est ivre morte. (*Il se lève.*) Allons, à demain six heures. Au Ministère de la Justice, place Vendôme. Rendez-vous dans l'antichambre du chef de cabinet du Ministre.

CHRISTINE. — Je sors d'ici encore plus humiliée que je ne l'étais en entrant.

RAVIER. — Pas du tout. Soyez simple.

(*Christine va vers la porte. Brusquement, Ravier la prend dans ses bras. En même temps, par la baie, on voit la pluie qui se met à tomber.*)

Mon enfant chérie ! J'efface tout ce que je viens de dire. Cela était vrai, mais le contraire est vrai aussi, et je choisis le contraire. Vous entendez ? C'est la pluie, c'est la douce pluie d'août ; tout se fond sous la pluie. J'aurai tenu votre tête, votre fière tête, votre pauvre tête... J'aurai senti une fois l'odeur de ta vie... Je t'embrasse, Christine Villancy. Il y a celles qu'on prend dans ses bras, et les autres. Rien n'est plus bas ni plus vulgaire que la façon dont je t'accepte, mais à peu près tout ce qui naît est d'origine impure. Cela naît dans la boue, et cela ne devient pas pire que ce qui est né dans les étoiles.

CHRISTINE. — Boue et étoiles sont des mots bien forts...

RAVIER. — Je te tiens dans mes bras !

CHRISTINE. — Je suis près de vous.

RAVIER. — Presse ta main sur mon cœur ! Empêche qu'il n'éclate ! (*Comme poignardé.*) Ah !

CHRISTINE. — Qu'avez-vous ?

RAVIER. — Dans un instant tu seras à moi, et je souffre encore.

CHRISTINE. — Souffrir ? Pourquoi ?

RAVIER. — Je vois se lever des spectres, les spectres de tout ce que j'aurai à souffrir encore à cause de toi.

CHRISTINE. — Cela n'est pas sûr.

RAVIER. — Je vois à présent dans quoi j'entre, et j'en suis épouvanté. Toi qui ne pourras pas me dire *tu*...

CHRISTINE. — Je vous le dirai.

RAVIER. — Toi, comme les autres, indigne peut-être, et parmi les plus indignes... Mais c'est bien ainsi. Le loufoque le disait tout à l'heure : « J'aurai une pièce fausse ? Cela n'a aucune importance, puisque je le sais. »

CHRISTINE. — Je ne suis pas fausse.

RAVIER. — Tu mens ! Tu es fausse. Tes yeux mentent, ton corps ment, toutes les papilles de ta peau mentent. Tu n'es pas à moi, tu ne me donnes rien, tout est faux dans ce que nous faisons en ce moment. Mais je dis comme cet homme : « Le meuble est faux, j'en aurai des ennuis. N'importe, je le prends, parce que j'en ai envie. » Allons, les jeux sont faits : je serai ton amant ; je le suis. Malheureux sans toi, ou malheureux avec toi... Oh ! je comprends maintenant : tout vaut mieux que de ne t'avoir pas prise. Je t'aimais innocente, je t'adorerai corrompue. C'est moi qui t'apprendrai cette caresse dont je te ferai mourir, et dont tu mourras en me bénissant. Tu diras : « Depuis dix-huit ans j'étais sur la terre, et personne ne m'avait appris ce que j'ai connu de meilleur en ce monde. » Il n'y aura pas de fatigue dans notre plaisir...

(*Pendant qu'il dit ces paroles le rideau tombe avec lenteur.*)

LES GALAS DE LA PIÈCE EN UN ACTE

Ange Gilles nous informe qu'en raison du très grand nombre de pièces reçues pour les galas de la pièce en un acte, il ne pourra pas connaître, avant le 15 mars, les œuvres qui auront été retenues par le Comité de lecture.

“Celles qu'on prend dans ses bras”...

Il est remarquable que l'auteur le plus joué actuellement, sur les scènes parisiennes soit Henry de Montherlant. En effet, alors que la Comédie-Française affiche simultanément *Port-Royal* et *Brocéliande*, tout en préparant une reprise de *La Reine Morte*, le Théâtre des Ambassadeurs représente *Celles qu'on prend dans ses bras*, pièce qui n'avait pas été donnée à Paris depuis sa création en 1950.

Cette continuité dans le succès est d'autant plus réconfortante qu'il s'agit d'un auteur qui s'est toujours refusé à la moindre facilité — envers lui-même — comme à toute concession — envers le public. Les critiques de 1950, comme celles de 1957, témoignent de cette constante admirable.

...et la critique

THIERRY MAULNIER :

Des immenses problèmes traités avec une hauteur souveraine.

Celles qu'on prend dans ses bras ne serait pas une pièce de Montherlant si ces immenses problèmes n'y étaient pas traités avec cette sorte de hauteur souveraine, insolente, et en même temps désinvolte et pathétique, qui fait le style de l'auteur ; si la langue n'en était pas magnifique ; si l'on n'y trouvait pas des phrases dont la beauté s'inscrit définitivement dans la mémoire. Pourtant je voudrais attirer particulièrement l'attention sur un point qui n'est pas celui qu'on a coutume de mettre en lumière dans les pièces de Montherlant : la justesse, la précision de la description psychologique.

(*Le Rouge et le Noir*, 1950.)



FRANÇOIS RIBADEAU-DUMAS :

Une œuvre qui fera date.

Henry de Montherlant, en traitant âprement, presque à la façon des tragédies classiques, le drame cérébral de l'homme à cheveux blancs pour une jeune fille, a monté une œuvre qui fera date. L'ampleur qu'il a accordée à ce thème étroit, la sévérité de son texte, la force presque hallucinante qu'il a donnée à son drame confèrent une noblesse, une grandeur certaine à sa pièce.

(*Une Semaine de Paris*, 1950.)



LOUIS ARTUS : Un plaisir mêlé de respect.

Trois actes que l'on ne saurait écouter sans le plaisir mêlé de respect qu'inspirent les choses vraiment belles. Les peines de l'amour, ses tyrannies, voire ses logiques emprises s'y expriment en un langage d'une parfaite pureté, avec une simplicité noble, un choix des mots ingénieux et prudent qui le garde d'une périlleuse emphase. Tantôt admirée, tantôt âprement discutée, cette pièce apporte à la sensibilité des harmonies raciniennes.

(*L'Epoque*, 1950.)

★

PAUL GORDEAUX : Un classique que l'on admire.

J'étais de ceux qui, au lendemain de la création, avaient dit du bien de cette pièce. Je ne m'en dédis pas en 1957. Au contraire. Avec les années, l'ouvrage semble à la fois décanté et enrichi. On ne l'écoute plus comme une nouveauté que l'on juge, mais, déjà, comme un classique que l'on admire. La langue de M. de Montherlant dans cette pièce est faite des mots et des tournures du langage parlé actuel, mais drue, ferme, vigoureuse et traversée de répliques fulgurantes, elle sonne comme une prose de grand style.

(*France-Soir*, 1957.)



GABRIEL MARCEL :

Rien d'aussi racinien depuis Racine.

En écoutant *Celles qu'on prend dans ses bras* j'ai eu l'impression que rien sans doute d'aussi racinien n'avait été écrit depuis Racine. Au lieu qu'il eût été absurde et même proprement scandaleux, il y a un demi-siècle, d'évoquer Racine, comme le fait la critique de l'époque à propos de Porto-Riche et du Bataille de *La Vierge folle*, j'ose affirmer qu'ici la comparaison est possible.

(*Les Nouvelles Littéraires*, 1957.)



MARCELLE CAPRON :

Rien de plus riche que cette pièce.

Rien de plus pressant que la partie qui se joue entre ces trois êtres. Rien de plus palpitant que ces trois cœurs alternativement tourmentés et tourmentants. Rien de plus vivant et de plus riche que cette pièce. Monde essentiellement pathétique, d'actions et de réactions qui créent le mouvement le plus dramatique qui soit.

(*Combat*, 1957.)

★

ANDRÉ CAMP : Une interprétation convaincante.

Le spectateur est pris, d'emblée, par une action qui, en dépit de sa simplicité, se développe comme une mécanique inexorable, par un langage tragique d'une qualité incomparable et par une interprétation — celle de Victor Francen, Hélène Gerber et Anna Gaylor — particulièrement convaincante.

(*Radiodiffusion Française*, 1957.)

THÉATRE DE MONTHERLANT

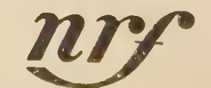
BROCÉLIANDE
PORT-ROYAL
LA VILLE DONT LE PRINCE EST UN ENFANT
CELLES QU'ON PREND DANS SES BRAS
DEMAIN IL FERA JOUR
LE MAITRE DE SANTIAGO
MALATESTA
UN INCOMPRIS
FILS DE PERSONNE
LA REINE MORTE
PASIPHAÉ
L'EXIL

Bibliothèque de la Pléiade

THÉATRE

un volume

GALLIMARD



Comédie en un acte

de Henry de Montherlant

UN INCOMPRIS

PERSONNAGES

Bruno, 22 ans

Pierre, 27 ans

Rosette, (elle a l'âge qu'ont les jeunes filles)

Un lourdaud (sans âge)

Un Incompris *fut composé parce que* Fils de Personne *était une pièce trop courte pour former seule un spectacle* (1). *Il m'a intéressé d'en faire une sorte de pendant à* Fils de Personne, *un pendant qui tirerait sur la caricature. Bruno se sépare de Rosette, tout en l'aimant, comme Georges se sépare de Gillou, tout en l'aimant ; et l'un et l'autre le font au nom d'un principe. Bruno, ce pourrait être Georges à vingt ans. Mais le drame du père et du fils est traité sur le mode grave. A celui des amants j'ai laissé cette pointe de comique qui est dans toutes les situations de la vie (et qu'il eût été légitime de mettre dans le drame de Georges, si on n'y avait choisi un parti autre). Bruno est à la fois héroïque et ridicule. Son « Nous verrons ! » final marque son incertitude touchant sa conduite future. Mais toute cette œuvrette marque aussi l'incertitude qu'il est juste que nous ayons touchant la nature même de l'héroïsme.*

---

(1) Un arrêté prescrivant la fermeture des théâtres, en 1943, à dix heures du soir ayant coïncidé avec la première de *Un Incompris*, ce lever de rideau, écrit en vue d'étoffer un spectacle, se trouva l'allonger à l'excès, et fut donc retiré de l'affiche. Il devait être joué par MM. André Fouché, Pierre Destailles et Mlle Sophie Desmarets.

(« *Fils de Personne* » *a été publié dans notre n° 9, qui est épuisé.*)

© Editions Gallimard.



A Paris, dans une garçonnière, de nos jours. Porte à droite donnant sur la salle de bains. Porte à gauche donnant directement (au-delà d'une minuscule antichambre) sur le trottoir.

Scène I

BRUNO, *en tenue de garçonnière,*
PIERRE, *en tenue de ville.*

BRUNO. — Une demi-heure de retard ! Il y a huit mois que je m'intéresse à cette petite fille, et pas une seule fois elle n'est arrivée moins de trois quarts d'heure en retard à un de nos rendez-vous. C'est infernal.

PIERRE. — Quel manque de goût, quelle barbarie, quel manque d'élégance française, que n'adorer pas une femme précisément pour ses retards mêmes ! Qu'est-ce qu'une femme qui n'arrive pas en retard ? Un monstre sans sexe, bon à être pourchassé à coups de pierres, comme jadis, dans le monde antique, les hermaphrodites...

BRUNO. — Je ne l'entends pas de cette oreille.

PIERRE. — D'ailleurs, tout le monde arrive en retard à Paris, et personne ne s'en plaint.

BRUNO. — Si, moi. Quelqu'un arrive chez vous avec une demi-heure de retard, votre rendez-vous suivant en est retardé d'autant, et ainsi de suite des autres. Le dernier de la journée, on n'a plus le temps d'y rien mettre. Et chacun d'eux, ce qu'on avait à y faire, on l'a fait en se bousculant, on l'a bâclé. Ainsi, les plus graves affaires peuvent être réduites en charpie, parce qu'un seul olibrius ne s'est pas donné ce qu'il fallait de peine pour être chez vous à l'heure.

PIERRE. — Pardi, ce sage olibrius redoute comme peste la névrose de la montre.

BRUNO. — Oui, il aime mieux vous la passer à vous. Et c'est cela précisément qui m'ulcère, cette façon si nette qu'il a de vous dire avec son retard : « Le monde est divisé en deux catégories de personnes. Celles qui acceptent de se gêner pour les autres. Et celles qui s'y refusent. Vous, soyez gêné. Mais moi, je ne veux pas me gêner pour vous, et je vous le fais bien voir. »

PIERRE. — Je crois que, si tu étais à attendre le bourreau, ce qui te tracasserait, ce ne serait pas l'ennui de mourir, mais l'irritation parce que le bourreau est en retard.

BRUNO. — Plutôt être attaqué de front, ou même être trahi, à être traité sous la jambe. La plus sanglante offense est le sans-gêne.

PIERRE. — En ce qui me concerne, je me sens trop sûr de moi pour avoir besoin d'égards, surtout des personnes avec qui je couche : les seules attentions que je réclame d'elles sont de celles que je ne saurais décrire, même dans une garçonnière. Et puis... on parlait il y a trente ans de « l'amour libre ». Mais tout amour est une servitude.

BRUNO. — Pas chez moi.

PIERRE. — Voyez-vous ce petit prétentieux !

BRUNO. — Je prétends être ce que je suis.

PIERRE. — Mon vieux, avec de telles idées, il faut renoncer non seulement à l'amour, mais à toute vie sociale. Tu donnes aux gens un terrible pouvoir sur toi, s'il leur suffit, pour te tourner le sang, et bouleverser tes entreprises, de te faire attendre une demi-heure, et s'ils le savent.

BRUNO. — C'est vrai, je finis par préférer mille fois la solitude, la solitude et son visage d'abandon, la solitude et tous les manques à gagner qu'elle

comporte pour un homme jeune, à un commerce avec le monde dont tout le profit est reperdu par l'usure nerveuse que les gens vous causent en n'étant jamais à l'heure.

PIERRE. — Une idée ! Tu extermines une fois pour toutes ta montre et tes pendules. Ainsi, tu ne sais plus quand les gens arrivent en retard ; bien mieux, tu arrives en retard toi-même, ce qui non seulement rétablit la balance, mais encore — soit dit entre nous — te fait rentrer dans la nature.

BRUNO. — Hélas ! la ponctualité est une horrible maladie. Voudrais-je être inexact, je n'y parviendrais pas. Et puis, c'est plus fort que moi, je ne puis de gaîté de cœur me décider à être un mufle.

PIERRE. — Un mufle, pour si peu de chose !

BRUNO. — Un mufle ! Un mufle ! Un alligator. Dans les films documentaires sur la forêt vierge, on voit souvent une pirogue fendre péniblement une masse compacte d'alligators. Ainsi navigue notre contemporain dans une masse compacte de mufles : les gens qui n'arrivent pas à l'heure, et qui avec cela déchiquètent sa vie, à la façon des alligators. Autrefois, c'était bien différent. Tiens, un seul exemple : sous l'ancien régime, quand un acteur arrivait en retard pour la représentation, l'usage exigeait qu'il s'excusât en scène auprès des spectateurs, et même qu'il leur présentât ses excuses à genoux.

PIERRE. — Au moins, as-tu donné cette habitude à Rosette ?

BRUNO. — En huit mois, elle a totalisé deux mille cent soixante-dix-sept minutes de retard (il faut te dire que je note à chaque fois son retard très minutieusement). Deux mille cent soixante-dix-sept minutes, soit trente-six heures. Trente-six heures de temps perdu. Car ce temps d'attente est un temps absolument mort : l'exaspération vous occupe tout entier. Et encore ne compté-je pas là-dedans les vingt premières minutes de chacune de nos rencontres, que je passe à lui faire une scène pour son retard, et qui elles aussi sont bel et bien du temps mort. Rosette a donc arraché, au bas mot, trente-six heures de ma vie, c'est-à-dire le quart du temps qu'a mis Dieu à créer le monde. Imagine Dieu obligé de se croiser les bras pendant le quart du temps qu'il s'était fixé pour créer le monde, que devenait le monde ?

PIERRE, *à part*. — Tout cela ne veut rien dire, ou je ne m'y connais pas.

BRUNO. — Un autre exemple : Hugo a écrit qu'il avait mis six heures à composer *Tristesse d'Olympio*. Dans le temps que m'a fait perdre Rosette, j'aurais pu composer six poèmes du gabarit de *Tristesse d'Olympio*.

PIERRE. — Tu as dit tout cela à Rosette ?

BRUNO. — Je ne lui ai pas donné de telles précisions, parce que la précision fait voir rouge aux jeunes femmes. Et puis, si je lui avais parlé de la création du monde, elle m'aurait ri au nez. Mais la semaine dernière, je lui ai dit : « Voilà huit mois que cela dure. Eh bien, la prochaine fois que tu dépasses trois quarts d'heure de retard, c'en est fini entre nous. » Je lui ai dit cela d'une façon très solennelle.

PIERRE. — Et qu'est-ce qu'elle t'a répondu ?

BRUNO. — Elle m'a ri au nez.

PIERRE. — Je vois que cela devait t'arriver d'une façon ou de l'autre. Et elle a eu raison, car, si tu l'as supporté huit mois, tu le supporteras toujours.

BRUNO. — Je hais ces lieux communs de la psychologie puérile et honnête, qui sont faux neuf fois sur dix. Rosette ne rira pas tout à l'heure, si elle arrive à moins le quart passé, car je ne démordrai pas de ce que j'ai dit.

PIERRE. — Ce sera une scène digne de l'antique.

BRUNO. — Tes moqueries ne m'atteignent pas. Je sais que j'ai raison.

PIERRE. — Avoir raison... en amour !...

BRUNO. — Et pourquoi devrait-on n'avoir pas raison, en amour ? Est-ce donc cela, l'amour, quelque chose où la justice, la sagesse, la fierté ne peuvent avoir place, sous peine d'y devenir ridicules ? Mais qu'est-ce donc, alors, l'amour ?

PIERRE. — Quand l'amour prend visage de justice, de sagesse, de fierté, il prend mauvaise figure ; il prend un masque, et de carnaval, il devient chienlit. N'empêche que Rosette, en arrivant en retard, te force à penser à elle beaucoup plus que tu n'y penserais si elle arrivait à l'heure.

BRUNO. — Quelle pénétration ! Encore une merveille de la psychologie puérile et honnête ! Eh ! la belle avance, que je pense à elle, si c'est pour penser contre elle ! (*Il sursaute.*) J'avais cru... Mais non, c'est une sonnerie de vélo. Trois quarts d'heure ainsi, chaque fois, à sursauter, à mourir et à renaître. Trois quarts d'heure pendant lesquels on ne peut même pas faire marcher la chasse des cabinets, parce que son bruit couvrirait celui de la sonnette, si Rosette sonnait !

PIERRE. — Il me semble qu'il serait si simple, puisqu'elle est incapable d'être à l'heure, de lui dire : « Rendez-vous entre cinq et six. » L'heure n'étant pas fixée, tu ne pourrais t'impatienter si elle arrivait à six.

BRUNO. — J'ai essayé cela au début. Eh bien ! quand je lui disais : « Entre cinq et six », elle tenait que l'heure fixée était six, de sorte qu'elle arrivait à sept heures moins le quart. Et dire que, pour tout le reste, c'est une fille si bien élevée !

PIERRE. — A cela près qu'elle a un amant.

BRUNO. — Elle a fait ce que font les autres, mais elle l'a fait avec beaucoup de chichis : c'est pourquoi je l'appelle bien élevée.

PIERRE. — Moi, il m'arrive quelquefois, quand j'attends une femme, d'être content qu'elle soit en retard, parce que, pendant le temps de l'attente, j'ai cru qu'elle était perdue pour moi...

BRUNO. — Et tu as mesuré mieux comme elle t'était chère ?

PIERRE. — Non. Et j'ai mesuré mieux comme il me serait indifférent de la perdre.

BRUNO. — J'aime Rosette ; tout le malheur est là.

PIERRE. — Mais enfin, donne-t-elle des raisons à ses retards ? Comment les explique-t-elle ?

BRUNO. — Si encore elle m'en donnait des raisons jolies ! Si elle me disait, par exemple : « J'étais bien décidée à être à l'heure. Mais la Providence ne l'a pas voulu », ou quelque chose de la sorte. Au lieu de cela, elle a toujours de ces excellentes raisons qu'ont les gens qui n'en ont que de mauvaises. Et puis des détails, des détails ! Tous les détails que donnent les gens qui mentent. Le plus souvent, c'est sa mère dont, à la dernière minute, il a fallu détourner l'attention. Sa mère que j'avoue que je redoute fort. Je ne la connais pas, mais Rosette me la dépeint éveillée, soupçonneuse...

PIERRE. — Tout le monde ne peut pas avoir une mère idéaliste.

BRUNO, *allant ouvrir un placard*. — Tu permets ? C'est plus fort que moi : je m'assure toujours, en

arrivant ici, que sa mère n'est pas cachée dans ce placard. Cette dame a été deux fois mariée et deux fois divorcée...

PIERRE. — Deux fois mariée et deux fois divorcée : je vois que c'est une femme de tête. N'importe : moi, quand je fais à une mère l'honneur de distinguer sa fille, je ne souffre chez cette mère que l'attitude de la prosternation.

BRUNO. — L'avant-dernière fois, soi-disant, juste au moment de partir, la pluie d'un orage casse chez elle la verrière de la bibliothèque et elle est obligée d'aider toute la maisonnée à préserver les livres de l'inondation. Tu y crois, toi, à la verrière cassée ? Moi, je trouve cela bizarre.

PIERRE. — C'est parce que c'est bizarre que j'y crois.

BRUNO. — La dernière fois, elle m'a apporté deux pêches et elle m'a expliqué : « Il y avait la queue. Et il a fallu les choisir. » Si encore elle m'en avait apporté un kilo ! Elle me dit aussi : « Je ne peux pas être autrement. »

PIERRE. — Eh bien ! je trouve que cela a sa beauté, qu'elle veuille persévérer dans ce qu'elle est, qu'elle refuse de se trahir, même pour échapper à tes remontrances. Elle aussi, elle a du caractère. Mais c'est ainsi. « Des caractères, voilà ce qu'il nous faut ! » On s'écrit cela. Seulement, que nous en trouvions un en travers de notre route, c'est une autre chanson.

BRUNO. — Enfin, dernier argument : elle prétend que tout le monde arrive en retard dans sa famille !

PIERRE. — Oh ! alors, si l'idée de famille est en jeu, c'est sacré. Je ne dis plus rien.

BRUNO. — Plus que cinq minutes. Penser que, si elle arrive dans six minutes, c'en est fini pour jamais. Dans six minutes, si elle arrive, je la renvoie.

PIERRE. — O héros de Plutarque ! Le débat que tu vas soutenir fera honneur à l'espèce humaine.

(*On sonne.*)

BRUNO. — Ah ! Tout à l'instant se transfigure, comme par un changement de décor à vue au théâtre. Plus rien n'existe de ce que j'ai dit. Elle est là : le monde m'est rendu. (*Il va ouvrir.*)

UN LOURDAUD, *sur le seuil.* — Vous n'avez pas de bouteilles à vendre ?

BRUNO. — Non, je n'ai pas de bouteilles à vendre.

LE LOURDAUD. — Ah ! je croyais... (*Exit.*)

PIERRE. — Oui, il avait bien une tête à croire.

BRUNO. — J'aurais dû m'en douter. Je passe ici deux heures une fois ou deux par semaine. Eh bien ! chaque fois, au cours de ces deux heures, on sonne pour quelque chose de ce genre. Et d'ordinaire à l'instant où j'ai le plus besoin de ma présence d'esprit. Généralement, c'est le vérificateur pour le gaz ou l'électricité. C'est fou ce qu'on consomme de tout dans une garçonnière où on ne vient jamais. Tiens, le gaz, en une année je n'ai pas ouvert une seule fois le robinet, pas une seule fois, tu entends, pas une seule. Eh bien ! j'ai eu quand même une facture de mille deux cent vingt-sept francs.

PIERRE. — Mille deux cent vingt-sept francs ?

BRUNO. — Oui, on s'était trompé avec le locataire de l'entresol.

PIERRE. — Tu vois bien que la Compagnie a raison d'envoyer des vérificateurs. Qu'est-ce que ce serait si on ne vérifiait pas ?

BRUNO. — Encore quatre minutes, je me rhabille et nous partons. Ou plutôt, je te demanderai de l'attendre. Si elle trouvait porte close, elle serait capable de ne pas comprendre : elle doit avoir oublié complètement la menace que je lui ai faite. Et je veux que la leçon porte ; sinon, à quoi bon ?

PIERRE. — La leçon ! Je crois que tu vas finir par te prendre au sérieux, et je suis convaincu que le sérieux est une des maladies de notre planète. Oui, je veux bien attendre Rosette, et lui expliquer ta conduite. Mais je la commenterai à ma manière.

BRUNO. — Mon approbation me suffit.

PIERRE. — Et tu me diras pour quel jour tu veux que je vous prenne un nouveau rendez-vous.

BRUNO. — Il n'y aura plus de rendez-vous. Encore trois minutes. Ah ! c'est horrible !

PIERRE. — Tes grimaces me font rire.

BRUNO. — Je connais bien ce rire. « Appuyons-nous solidement sur les principes. Ils finiront bien par céder. » Et pourtant, une société deviendrait tout autre, une société serait régénérée si un petit nombre d'hommes seulement acceptaient de sacrifier ce qu'ils aiment le plus à un principe. (*Bruit tonitruant de l'eau dans la salle de bains.*) Dieu ! c'est l'eau !

PIERRE. — L'eau ?

BRUNO. — La chasse des cabinets.

PIERRE. — Toute seule ?

BRUNO. — Toute seule. Et Rosette qui va sûrement sonner pendant ce temps-là ! Je vais entrouvrir la porte. (*Il y va.*)

PIERRE, *dans le vacarme.* — C'est intenable. Tu devrais... réclamer... auprès du propriétaire...

BRUNO. — Je l'ai fait. Il m'a répondu : « Un peu de bruit ? Eh bien, mais ça met...

PIERRE, *criant.* — Je n'entends rien !

BRUNO, *criant.* — Ça met de la gaieté dans l'appartement ! »

(*Le bruit cesse.*)

PIERRE. — Mon cher, je regrette d'avoir à te le dire : cet incident est indigne d'un grand amour. Enfin, que joues-tu ici, un drame ou un vaudeville ?

BRUNO. — A la durée, c'est tout au plus un petit lever de rideau.

PIERRE. — Un lever de rideau qui déconcerterait le public. Le public aime les genres tranchés.

BRUNO. — Pas du tout, ce sont les critiques qui aiment les genres tranchés. Ce sont les critiques qui écriraient : « L'auteur a hésité entre tel genre et tel genre. » Alors que c'est la vie qui hésite sans cesse entre tel genre et tel genre. Eh ! avec tout cela, j'oubliais... (*Il regarde sa montre.*) Moins le quart. C'est fini. (*Silence.*) Je vais me rhabiller. Si elle sonne, tu sais ce que tu as à faire.

PIERRE. — Est-ce ton dernier mot ?

BRUNO. — Tu en doutes encore ?

PIERRE. — Ecoute, un tel enfantillage... Un homme, être ainsi à la merci de ses nerfs...

BRUNO. — Ses nerfs ? Tu n'as rien compris.

PIERRE. — Je te conseillais seulement de garder quelque mesure dans la grandeur d'âme. (*On sonne.*) Une dernière fois...

(*Bruno entre dans la salle de bains.*)

Scène II

PIERRE, ROSETTE

ROSETTE. — Tiens, vous ! Bonjour. Où est Bruno ?

PIERRE. — Je lui ai tenu compagnie pendant qu'il vous attendait. Mais il est moins dix. Il y a cinq minutes qu'il est parti.

ROSETTE. — Parti !...

PIERRE. — Ne vous avait-il pas prévenue que, si vous le faisiez attendre encore une fois plus de trois quarts d'heure, il serait sans merci ?

ROSETTE. — Je ne me souviens pas... Oui, il est possible qu'il m'ait dit cela...

PIERRE. — Vous avez eu tort de ne pas le prendre au mot. Ne connaissez-vous pas Bruno ? Ne savez-vous pas qu'il est un homme à principes ? Un homme d'un autre âge ?

ROSETTE. — Parti comme cela, sans m'attendre ! Ah ! quel mufle !

PIERRE. — Il vous a quand même attendue trois quarts d'heure.

ROSETTE. — Et il s'impatientait, en votre compagnie ? Alors, mufle aussi avec vous !

PIERRE. — C'est vrai, je n'avais pas pensé à cela.

ROSETTE. — Et dire que c'était la dernière fois que nous nous serions vus avant trois mois, car ma mère a changé d'idée Au lieu de partir en vacances dans quinze jours, nous partons demain. Et maintenant, Bruno et moi, nous n'allons plus nous revoir qu'en octobre ! Et nous être quittés ainsi !

PIERRE. — Mais, ma chère, il n'est pas question que vous revoyiez du tout notre ami. Il m'a chargé de vous dire que décidément il vous rendait à Madame votre mère, excédé de votre impertinence de retards, et d'ailleurs vous ayant donné les avertissements convenables. Les formes, paraît-il, ont été respectées avec scrupule. Toute réflexion faite, nous avons bien affaire à un galant homme.

ROSETTE. — Un galant homme ! Vous êtes toqués vous et lui ! Je lui apportais des prunes : ce sont ces prunes qui m'ont retardée.

PIERRE. — S'il change de parti et désire vous revoir, ne peut-il vous atteindre avant votre départ ?

ROSETTE. — Nous quittons Paris après-demain matin. Et demain ce sont les préparatifs, ma mère ne me laissera pas sortir. Vous ne savez pas comme elle me surveille.

PIERRE. — Je m'en doute bien, à vous voir ici. Mais écoutez, ceci change tout. Il ne sera pas dit... (*Frappant à la porte de la salle de bains.*) Bruno ! tu entends ? Rosette s'en va après-demain pour trois mois. Allons, sors de là.

ROSETTE. — Comment ? Il était là ?

PIERRE. — Il m'a fait pendant trois quarts d'heure tout un verbiage de sublime, qui m'a paru du plus mauvais ton. Ensuite il a été se rhabiller. Mais maintenant il va bien sortir. Allons, Bruno !

ROSETTE. — Il ne sort pas ! C'est trop fort !

PIERRE. — Bruno, tu n'as pas entendu ? Rosette t'a traité de mufle.

Scène III

BRUNO, PIERRE, ROSETTE

BRUNO. — De quoi te mêles-tu ?

PIERRE. — De ton bonheur, imbécile.

BRUNO. — Je fais un sacrifice héroïque, et on me traite de mufle !

PIERRE. — Pauvre vieux, tu es un incompris.

BRUNO. — Je suis sorti de la salle de bains, mais cela ne change rien à ma décision.

PIERRE. — Reculotte-toi (1).

BRUNO. — Est-ce que ma fermeté dépendrait d'un bouton de culotte ? Culotté ou non, je reste inflexible.

PIERRE. — Et moi je m'esquive. Tu serais capable de faire l'homme de bronze à seule fin de ne pas te dédire devant moi. Entre vous deux seuls, cela va vite s'arranger.

Scène IV

BRUNO, ROSETTE

ROSETTE. — Que signifie cette scène ?

BRUNO. — Que la mesure est comble et que je romps avec toi.

ROSETTE. — Rien que cela ! Parce que j'arrive en retard ?

BRUNO. — Parce que tu arrives en retard.

ROSETTE. — En vérité, quel amour !

BRUNO. — Je t'aime extrêmement, et dans ce moment même. Mais si le propre de l'amour est de supporter de ce qu'on aime toutes les avanies, alors l'amour ne vaut pas cher, et ne mérite guère l'estime.

ROSETTE. — J'ai toujours entendu dire le contraire, et qu'il est aisé de supporter quelques petites choses, d'un être qu'on aime.

BRUNO. — Moi, je ne supporterai pas d'une maîtresse ce que je ne supporterais pas d'un ministre ou d'une femme de ménage. C'est ma façon à moi de respecter l'amour.

ROSETTE. — Tu parles d'avanies. Je t'ai fait des avanies ?

BRUNO. — Je sais bien comme tu es douce : tu es un petit oiseau élevé à la main. Mais, peut-être inconsciemment, en t'entêtant dans ces retards, en voulant faire d'eux la règle, tu cherches à m'imposer ton rythme de vie, tu cherches à dominer sur moi, à me mettre au pas. Et c'est cela que je me refuse à te pardonner.

ROSETTE. — Je cherche ceci, je cherche cela ! Et toi, qu'est-ce que tu vas chercher ! Et sur quel pied le prends-tu donc avec une femme que tu aimes et qui t'aime !

BRUNO. — C'est justement parce que tu sais le pouvoir que tu as sur moi que tu devrais, si tu étais délicate, te retenir d'abuser de ce pouvoir.

ROSETTE. — Prends une prune et embrasse-moi.

BRUNO. — Je ne prendrai pas de prune et je ne t'embrasserai pas, car nous sommes brouillés.

ROSETTE. — C'est entendu, nous sommes brouillés, mais tu peux quand même prendre une prune.

BRUNO. — Eh ! ma foi, je la prends. C'est assez de me priver de toi sans me priver encore de la prune. Mais attention ! Nous nous comprenons bien : cette prune ne m'engage pas.

ROSETTE. — Comme je suis contente de voir que tu n'es pas trop stupide !

BRUNO. — Et moi, comme je suis triste de voir que

(1) Aux personnes atteintes d'angélisme, qui ne peuvent supporter qu'on mette en scène une chasse des cabinets et une braguette, je rappelle seulement que, dans les extraits classiques de Molière, à l'usage des écoliers, on lit (Sganarelle, sur la fille de Géronte) : — « Va-t-elle où vous savez ? Copieusement ? La matière est-elle louable ? », etc.

tu perds ton meilleur ami à cause de ta stupidité ! Tiens, je ne savais pas que nous étions trois dans cet appartement.

ROSETTE. — Trois ?

BRUNO. — Il y a un ver dans la prune.

ROSETTE. — Pouah ! Jette-la.

BRUNO. — Comme je dois jeter notre amour parce qu'il y a dedans le ver de tes retards. Tu vois, tu ne me dis pas qu'il faut avaler et le ver et la prune.

ROSETTE. — Fiche-moi la paix avec mes retards, et embrasse-moi : je te l'ai déjà demandé.

BRUNO. — Après tout, pourquoi ne t'embrasserais-je pas, puisque je t'aime. (*Il la baise.*) Ah ! c'est bon ! Même mourir ne doit pas être si bon. Laisse-moi respirer ton cou, tes cheveux, ton haleine, pour te bien reconnaître, après toute cette attente où tu étais perdue. Tous ces pas sur le trottoir, et qui n'étaient pas le tien. Toutes ces ombres passant sous la porte, et qui n'étaient pas la tienne. Tout ce monde vidé de toi, auquel il va falloir désormais que je m'habitue.

ROSETTE. — Hier soir, j'ai vu une longue étoile filante, mais je suis si sotte que, durant tout le temps que je la voyais, je ne trouvais aucun vœu à faire. Alors, juste quand elle allait s'éteindre, j'ai prononcé ton prénom, très vite, rien que ton prénom, pensant que le bon Dieu comprendrait et compléterait pour le mieux...

BRUNO. — Tes bras chauds en hiver et si frais en été ; tu étais toujours ce qu'il faut... Tour à tour nos longues conversations sans fatigue, où nos cœurs se rapprochaient et se touchaient comme des mains, et puis cette folie d'un autre monde : toi renversée en arrière, et pleine de cris délicieux... Toutes les gentillesses, toutes les perfections : penser que, en huit mois, pas une fois tu ne m'as demandé te t'épouser ! Et maintenant je vois tout cela lointain, voilé, noyé, brouillé ; il me semble que je nous vois tous les deux reflétés au fond d'un puits. Ah ! Rosette, Rosette, quelle chose étrange que vouloir se faire souffrir, et se créer un malheur dont la seule cause est soi ! Est-ce parce qu'après avoir enfoncé le fer inocemment dans les autres, on veut savoir enfin sur soi-même l'effet que cela fait ? Est-ce parce qu'on en ressent aussi du bien, comme, lorsqu'on appuie sur certaines plaies, cela fait ensemble du mal et du bien ?

ROSETTE. — Quel mal ? Quel bien ? Tu parles, tu parles... Tu divagues, ou peut-être tu plaisantes.

BRUNO. — Si je m'arrêtais un instant de parler, je crois que j'en aurais plus de peine encore.

ROSETTE. — De la peine ? Mais pourquoi ? On dirait que tu parles en rêve.

BRUNO. — « O nom trop beau pour pouvoir être prononcé autrement qu'en rêve ! »

ROSETTE. — Un nom ? Quel nom ?

BRUNO. — Le tien. Ç'a été mon cri, il y a dix mois, quand j'ai su pour la première fois ton nom entier. « O nom trop beau pour pouvoir être prononcé autrement qu'en rêve ! »

ROSETTE. — Pourquoi ne m'aimes-tu pas ?

BRUNO. — Tu me demandais cela, par coquetterie, aux instants où je te prouvais le plus que je t'aimais. Et maintenant voici que tu me le demandes tout de bon...

ROSETTE. — Embrasse-moi encore. Rassure-moi. Ton air aujourd'hui est si bizarre.

BRUNO. — Pauvre enfant, chaque fois que mon regard rencontre le tien, tu souris ; chaque fois que je te baise, tu souris, ta bouche devient blanche, comme un olivier blanchit chaque fois que le vent le rebrousse. Jusqu'au bout, toi non plus, tu ne comprendras pas. Pars, va, pars tout de suite. N'éternisons pas ce malentendu.

ROSETTE. — Partir ?

BRUNO. — N'as-tu donc aucun souvenir de ce que je t'ai dit quand tu es arrivée ?

ROSETTE. — Tu y repenses toujours ?

BRUNO. — Je n'ai jamais cessé d'y penser.

ROSETTE. — Ainsi, depuis un quart d'heure, tu me joues la comédie de la tendresse, alors que tu es décidé à me traiter comme une grue qui a fait son temps. Tu me joues la comédie de la constance, alors que tout ce tracas autour de mon inexactitude n'est qu'un prétexte ridicule à ton désir de te débarrasser de moi.

BRUNO. — Moi, jouer la comédie, à toi ou à quiconque ? Je suis bien trop paresseux pour n'être pas sans cesse naturel. Mais Pierre dit qu'on n'est pas cru quand on est sincère et qu'on est cru quand on ne l'est pas : serait-ce donc vrai ? Pour la dernière fois, je te répète que je t'aime. Peux-tu en douter ? Est-ce que cela ne se voit pas sur un visage? Je t'aime, mais il faut croire, je le reconnais, que je m'aime plus encore que je ne t'aime. Je perdrais doublement le respect que je me porte, si je continuais d'aimer dans la faiblesse et l'indignité, en acceptant que chaque semaine tu me désobliges; et si je le continuais après t'avoir dit que je ne le continuerais pas. Avoir honte de moi, et que ce soit toi la cause de cette honte ! Je te perds, mais je préfère mon malheur tête haute à un bonheur toujours humilié.

ROSETTE. — Oh ! en voilà assez de cette hypocrisie. Pour la dernière fois, moi aussi, je te répète que je ne crois pas un mot des raisons que tu me donnes. Tu es fatigué de moi ; tu veux me quitter. C'est ton droit. Mais alors, pas d'explications.

BRUNO. — En effet, pas d'explications : elles sont inutiles. Pierre lui non plus ne les entendait pas. Hélas ! moi qui suis jeune encore, comment ferai-je pour vivre dans un monde où les motifs de mes actes sont aussi incompréhensibles à mes semblables qu'ils pourraient l'être à un bœuf ou à un cheval ? Tu pleures.

ROSETTE. — Je ne pleure pas : ce n'est qu'un petit picotis. Tire tout à fait les rideaux. Je ne veux pas que tu me voies pleurer.

BRUNO. — Moi, je pleurerai quand tu sera partie. Mais pars, Rosette, pars vite. Je ne peux plus le soutenir plus longtemps.

ROSETTE. — Je pars, mais tu fais grand bruit de ta fierté : crois-tu que je n'aie pas la mienne ? Le jour où tu me rappelleras, crois-tu que je reviendrai ?

BRUNO. — Pars.

ROSETTE. — Tu as bien réfléchi ? Tu sais bien ce que tu perds ?

BRUNO. — Ce que je perds avec toi est regagné ailleurs.

ROSETTE. — Si tu savais comme tu me dégoûtes !

BRUNO. — Je comprends cela.

ROSETTE. — Quoi ?

BRUNO. — Je comprends cela quand je me place à ton point de vue, puisque mes raisons t'échappent. Mais moi, qui suis sensible à ces raisons, je m'admire incroyablement.

ROSETTE. — Tu t'admires incroyablement ?

BRUNO. — Jamais un homme n'a fait ce que je fais. Penser, pour quelques petits retards !

ROSETTE. — Mais alors ?

BRUNO. — Adieu.

ROSETTE. — Eh bien oui, adieu. J'en ai assez d'avoir affaire à un fou.

Scène V

BRUNO *seul, puis* PIERRE

Bruno reste un moment effondré, la tête dans les mains. On sonne. Il va ouvrir.

PIERRE. — Oui, j'étais resté aux alentours. Je ne pouvais détacher les yeux de ta porte. Je me disais : « Maintenant, ils sont dans les bras l'un de l'autre. » Et toujours je m'attardais encore un peu, pour en être bien sûr. Quand tu as tiré le rideau, je n'en ai plus douté. Et voilà Rosette qui sort, pleurant. Mais toi-même, tout ému... Allons, il est encore temps, dis un mot, et je cours après elle, je la ramène...

BRUNO. — Non.

PIERRE. — O délire digne des dieux, je veux dire : digne de l'homme ! Deux êtres s'accrochent, sont heureux, ce miracle se fait, et l'un des deux le détraque, par absurdité et obstination. Nous savions déjà que les philosophes étaient des sots ; il me restait à apprendre sur le vif que les hommes de caractère en sont eux aussi. Car maintenant tu es lié à elle par le mal que tu lui as fait. Eternellement elle te travaillera. Eternellement tu douteras si tu as eu raison ou tort, tu te pèseras et la pèseras. Eternellement elle pleurera en toi. Si tu lui reviens, ce sera avec honte. Si tu ne lui reviens pas, ce sera avec remords. Voilà le résultat de ton faux héroïsme. Mais qu'est-ce que je dis ! Est-il question que tu ne lui reviennes pas ! Tu n'échapperas pas au bon gros sens de la nature, et moi-même j'ai eu tort de prendre au tragique le numéro de cirque que tu nous as joué. Dans deux jours, le matin, en te réveillant, l'explication — quelle qu'elle soit — qu'elle vient de te donner de sa conduite t'apparaîtra soudain si simple et si vraisemblable que toute la baudruche que tu as gonflée à son propos sera crevée. Et toi-même, tu ne trouveras plus rien à lui répondre ; tu ne te souviendras même plus des motifs de ta dureté, comme s'ils faisaient partie d'un rêve de tout à l'heure qui s'est évanoui avec ce matin. Quand elle reviendra, tu te jetteras à son cou : les amants se heurtent et se soulèvent ensemble comme deux vagues qui s'affrontent, mais ensuite, comme elles, ils retombent en se mêlant. Tout cela finira donc en grands baisers, en pardons demandés et reçus, en margouillis et en marmelade. La classique brouille amoureuse, qui ne sert qu'à des réconciliations brûlantes, de la façon dont les objets perdus servent à notre joie de les retrouver. Commencé dans le sublime. Fini dans la pire vulgarité.

BRUNO. — Tant de courage serait perdu !

PIERRE. — Le courage est toujours perdu.

BRUNO. — Nous verrons !

RIDEAU.

Paris, août 1943.

COMÉDIES HUMAINES

Les lecteurs de *l'Avant-Scène* connaissent Jean de Beer, dont nous avons publié *Danielle, Fille de Dieu*, et les auditeurs de radio le connaissent mieux encore; il présente, chaque semaine, les informations de la Comédie-Française... Ce n'est donc même pas nous éloigner de celle-ci que de nous entretenir avec lui. Comme on lui demandait ce qu'il pensait de l'accueil fait aux *Misérables* (pièce publiée dans notre dernier numéro), il a répondu, en Normand qu'il n'est pas :

— Le public aime la pièce. Le public et l'auteur ont donc raison. Peut-être n'est-ce pas se mettre dans une bonne disposition d'esprit que de lire le roman avant.

Nous l'avons alors interrogé sur son propre travail, persuadés de nous montrer ainsi d'excellents confrères. Contrairement à notre attente, et à l'usage, il ne nous a pas raconté sa prochaine pièce. Il vient de terminer un essai, un recueil de réflexions...

— Cela s'appelle *Retour sur Soi.*

— Déjà ? fîmes-nous.

— La vieillesse commence de bonne heure!

— Mais vous êtes jeune!

Il n'a même pas été flatté de cette remarque.

— Eh! oui, la jeunesse dure encore, quand la vieillesse a déjà commencé. Trente ans, c'est vieux pour un boxeur; vingt ans, c'est déjà tard pour un pilote de chasse; quinze ans, c'est juste temps pour un violoniste!... Quarante ans, c'est tard pour tout. Il est temps de faire ses comptes.

— En somme *Retour sur Soi* est votre livre de comptes!

— Quelque chose comme cela.

— Vos expériences, vos voyages, les gens que vous avez connus, laissent des traces dans ce livre ?

— Les traces que les événements laissent dans une vie d'homme, pas autre chose. Mon livre n'est pas un récit.

— Quelle est la préoccupation centrale de cet ouvrage ?

— La même que celle de ma vie : comment la merveilleuse diversité des hommes peut-elle survivre à l'organisation, de plus en plus grégaire, du monde ? Comment la liberté individuelle peut-elle se débrouiller au milieu des pressions, des truquages et des folies de ce temps ?

— Et vous avez trouvé une solution ?

Jean de Beer a souri sans répondre. Bien sûr, son livre doit répondre pour lui. Il va sortir incessamment aux Editions Caractères. Ceux qui connaissent le manuscrit assurent que c'est un bréviaire d'espérance. Nous en avons bon besoin.

HENRY DE MONTHERLANT

homme de théâtre

Montherlant a abordé la scène dans sa maturité, au faîte de sa lucidité et de ses pouvoirs. Déployant, sur des registres divers, les ressources d'un talent qui use, tour à tour, du lyrisme le plus ample et de l'acuité la plus condensée, il y a créé une œuvre qui a déjà tous les caractères classiques et dont chaque pièce cependant, par sa nouveauté et sa vigueur, a suscité des débats fondés sur de continuels malentendus. Il a forcé si bien l'admiration des véritables connaisseurs qu'un Louis Jouvet déclarait voir en lui le plus grand dramaturge contemporain.

Sa première œuvre jugée assez valable pour avoir été recueillie par la suite est une pièce en trois actes, l'*Exil*, écrite à dix-huit ans, en 1914, bronze sans défaut jailli par miracle des sables de la vie, chef-d'œuvre pur, où les caractères, comme le langage, sont d'une originalité et d'une authenticité frappantes et qui, de plus, témoigne d'une « monstrueuse adresse technique ». Dans maintes pages de la *Relève du Matin*, des *Olympiques*, du *Chant funèbre pour les morts de Verdun*, les protagonistes, doués d'une vie propre et élevant des voix alternées, semblent vouloir échapper au pouce qui les façonne. En 1929, Montherlant ébauche un drame d'inspiration catholique, *Don Fadrique*, dont de notables fragments sont publiés dans *Pour une Vierge noire*. Extraite d'une pièce, *les Crétois*, conçue et commencée à Tunis quelques années plus tôt, *Pasiphaé* paraît en 1936, accueillie par ce jugement d'Edmond Jaloux : « Si Montherlant n'avait écrit que *Pasiphaé*, ces quelques pages suffiraient pour que son nom demeure dans la littérature française, comme les quelques pages du *Centaure* pour Guérin. » Notons ceci qui est plus frappant encore : avant de donner leur forme définitive aux deux dernières pièces qu'il vient d'écrire, Montherlant les a portées et nourries pendant presque toute sa vie d'écrivain. C'est à Alger, avant 1930, en lisant l'ouvrage de Sainte-Beuve, qu'il décide de tirer une pièce de théâtre de quelque épisode de l'histoire de Port-Royal. Il travaille en 1940 à un premier *Port-Royal* qu'il achèvera en 1942. Il reviendra plus de dix ans plus tard à ce sujet, choisissant un autre épisode ; la pièce écrite en 1953 diffère entièrement de la première.

Quant à *La Ville dont le Prince est un Enfant*, c'est dès le collège que Montherlant prévoit de traduire sous une forme dramatique ce qui en fait la substance. *La Relève du Matin* (1920) et *Fils des autres* (1939) en sont comme les ébauches.

Cette lente maturation, comme l'attrait constamment exercé sur l'écrivain par le dialogue scénique, révèle qu'en lui l'homme de théâtre est resté toujours vivant, bien que caché au public qui ne le connut que par l'éclatante révélation de *la Reine morte*.

Les pièces de Montherlant plongent, d'autre part, des racines très profondes dans l'œuvre du moraliste, de l'essayiste, du poète, du romancier. Ce sont fruits où se condense et se transforme une sève qui vient de loin. *Malatesta* semble l'accomplissement d'un songe de la jeunesse. On entourerait de commentaires abondants *la Reine morte*, *Fils de*



GRAVURE DE PIERRE-YVES TRÉMOIS

Personne, *le Maître de Santiago*, en ayant recours aux seuls textes de l'écrivain. Mais celui-ci ne libère pas seulement, dans son théâtre, les thèmes qui l'ont hanté dès qu'il a pris conscience de soi, il y épanouit ses dons, ce qui caractérise le plus nettement son inspiration et sa nature même. La clef de son théâtre, comme de toute son œuvre, est ce texte de vingt pages paru en 1927, en tête d'*Aux Fontaines du Désir*, *Syncrétisme et Alternance*, où se trouve défini le mouvement essentiel de son imagination et de sa sensibilité qui oscillent des passions à la sagesse, de l'avidité au détachement, du plus particulier au plus universel, sous le couvert d'une unité inaltérable parce qu'elle se fonde sur la sympathie : « *Que l'esprit critique, c'est-à-dire l'esprit tout court, appelle confusion cette acceptation totale, qu'il traite de faiblesse et de sottise un génie de conciliation, ses raisons valent dans le domaine qu'il gouverne. L'état lyrique leur échappe. C'est que l'état lyrique est l'état du pur amour, et le pur amour ne peut exclure. Le pur amour égalise tout. Nous voyons enfin l'unité. Nous voyons que tout est vrai.* »

Une sagesse intervient dans le théâtre de Montherlant. Celle qui connaît, exprime, dirige à son gré les passions et celle qui, de loin, les considère avec un sentiment d'autant plus aigu de la condition humaine que l'écrivain a laissé sans réponse la crise métaphysique qu'il affronta autour de ses trente ans. Le pourquoi vivons-nous ? l'à quoi bon ? ouvrent des baies sur l'ombre. Ces questions, restées en suspens, sont intégrées à l'inspiration même de l'auteur de *la Reine morte*. Montherlant s'est plu à évoquer, à ce sujet, la figure de Sénèque qui sait être à la fois Sénèque le philosophe et Sénèque le dramaturge, un moraliste qui juge et un artiste qui crée, ordonnant les gestes, les propos, les sentiments des hommes à la façon d'un jeu supérieur. Opposerons-nous le sage au créateur ? Celui-ci se fonde sur le particulier, le plus particulier, nous l'allons voir ; l'autre aspire à l'universel. Mais pour l'un et pour l'autre, à la base, un certain sentiment de la vie.

Ce serait amputer le théâtre de Montherlant de sa source même que ne pas rappeler les textes si nombreux où l'écrivain exprime son amour de la vie. Il n'y a qu'une divinité : la vie. Partout et toujours, elle a raison. Il ne s'agit pas de résignation, mais d'accord joyeux, de complicité avec elle. « *Cette confiance dans la vie. Cette connivence avec elle. Ce sourire complice. Je te connais, coquine.* » Il faut être avec enthousiasme à ce qui est : « *Ce qui est ! Ces trois syllabes ! La vie est certainement quelque chose d'extraordinaire. Plus extraordinaire que le génie. Elle a toujours en réserve de quoi nous décontenancer. Il est bien rare, quand on l'interroge, qu'elle donne la réponse qu'on attendait. Poser ces sortes de questions, cela m'obsède. Il y a un proverbe qui dit : « La vieille « ne voulait pas mourir parce qu'elle en apprenait « tous les jours. » Moi aussi, comme la vieille, j'en apprends tous les jours.* » (*La Rose de sable*).

Cet amour de la vie englobe tout : des vues sur le monde à la sensualité, de l'action au détachement, de la passion à l'indifférence, il se déploie dans les choses opposées sans contradiction : « *Ayant toutes les natures, et les plus contraires, quoi qu'il arrive, il y en aurait toujours une au moins qui serait satisfaite, et je pourrais dire sans interruption : O monde, je veux ce que tu veux.* »

Rien de tout cela ne demeure une vue de l'esprit. La plupart des méprises auxquelles ont donné lieu l'œuvre de Montherlant et sa personne même proviennent du fait qu'on n'attache pas assez d'attention au sens littéral de ce qu'il écrit, au caractère concret, pratique de sa pensée, j'oserais dire : à son réalisme.

JACQUES DE LAPRADE

Extrait de la préface au Théâtre de Montherlant, *dans la collection de La Pléiade* (1954).

Nous sommes heureux d'annoncer la liste des pièces que nous publierons à partir du 15 avril : « L'EQUIPAGE AU COMPLET » *de* Robert MALLET, « POLYDORA » *d'*André GILLOIS (*pièce qui vient d'être créée à la Comédie-Française*), « HIBERNATUS » *de* Jean BERNARD-LUC, « THE ET SYMPATHIE » *de* ANDERSON *et* ROGER-FERDINAND, « LA MAMMA » (*dernière création d'*André ROUSSIN), *etc., etc.*

MONTHERLANT PRÉFÈRE-T-IL LE DISQUE AU TRÉTEAU ?

En décembre 1956, *une dépêche d'agence stupéfia le monde de l'édition et celui du théâtre. Cet écho stipulait, sans précision, que* « Jean Meyer se chargerait très prochainement de la mise en scène sonore (*sic*) de la pièce d'Henry de Montherlant : « La Ville dont le Prince est un enfant. »

La nouvelle jugée tout d'abord fantaisiste fut confirmée peu après par les réalisateurs dont Pierre Hiegel qui s'occupe actuellement de la recherche des interprètes.

Si le monde du théâtre s'émotionna, c'est — il faut bien le dire — assez normal. Douze théâtres se proposèrent pour créer la pièce à Paris. Chacun essuya un refus catégorique. Parmi ceux-ci — fait unique — figure le Thétre-Français dont le Comité de Lecture, sans l'avis de l'auteur, avait accepté la pièce et pressait l'Administration de la monter.

En fait, Henry de Montherlant, après quelques hésitations, accepta l'édition d'un livre à tirage limité, puis d'une publication courante. Il permit même à une troupe d'amateurs de jouer la pièce, un nombre limité de séances, en Suisse, Belgique, Hollande. La pièce fut présentée onze fois seulement.

L'annonce de l'enregistrement intégral (1) *avait de quoi surprendre.. Cette surprise, l'auteur la commente volontiers et la calme en commentant les pièges périlleux et délicats qu'offre le tréteau, pièges moins perceptibles à l'enregistrement. Sans vouloir généraliser ce geste, nous voudrions ici même l'applaudir. Certains drames ne peuvent pas passer la rampe sans réflexion. L'édition seule permet la transition plus ou moins longue. Le disque offre également cette voie à l'auteur dramatique. Montherlant est le premier à l'avoir senti.*

Car, ne l'oublions pas, Montherlant n'est pas un inconnu du disque. Il est même un des promoteurs de « *l'enregistrement parlé* », *dit littéraire, qui sera jugé indispensable dans quelques années.*

C'est ainsi que deux disques 78 tours (2) (*le microsillon n'était pas né*), *ayant pour thème Montherlant, furent gravés. Quelques mois plus tard, ces mêmes gravures furent reprises en microsillon et illustrèrent la collection* « Leur œuvre et leur voix » (2), *disque trop méconnu qui devrait figurer dans de nombreuses bibliothèques. Il se compose d'un texte inédit récité par l'auteur lui-même, d'un extrait de* « Port-Royal » (*interprété par Annie Ducaux et Renée Faure*), *d'un poème récité par Montherlant* « Encore un instant de bonheur », *d'un extrait des* « Fontaines du Désir », *enfin de quelques scènes de* « La Reine Morte » *jouées par Jean Yonnel et Mony Dalmès.*

Devant l'intérêt de ce disque, une autre firme fit appel à Montherlant et dans la collection « Les Auteurs du XX[e] siècle » (3) *se proposa d'éditer des extraits de* « Service Inutile », *des* « Olympiques », *du* « Songe » *et de la pièce que nous publions aujourd'hui* « Celles qu'on prend dans ses bras ». *Ces textes, interprétés par l'auteur lui-même, par Maria Casarès, Henri Rollan, Raymond Rouleau doivent paraître prochainement. Nous les attendons avec impatience.*

A la suite de ces expériences, il fut proposé à Montherlant un grand projet : l'enregistrement intégral de « Port-Royal ». *Aujourd'hui, tout le travail est fait, et l'album de trois disques* (1) *qui va paraître incessamment est en fabrication. Il a été enregistré en direct avec tous les créateurs, sauf Yonnel absent ce jour-là et remplacé par Henri Rollan. Ce disque unique fait partie de la collection* « Les chefs-d'œuvre de la Comédie-Française » *qui compte déjà les textes intégraux de deux Molière, d'un Musset et d'un Marivaux.*

C'est à l'écoute de ce « Port-Royal » *que Montherlant consentit d'offrir au disque la primeur de* « La Ville dont le Prince est un enfant ». *L'enregistrement paraîtra dans quelques mois et donnera naissance, soyons-en sûr, à plusieurs autres tentatives de ce genre qui ne pourront que plaire à tous les amateurs de théâtre.*

Jacques-G. PERRET

(1) Pathé-Marconi ; (2) Festival ; (3) Philips.

ABONNEMENT ANNUEL

(23 numéros, 50 pièces.) **France et Union Française** (couverture cartonnée) : **2.600 fr. Etranger : 3.200 fr. français** réglables par chèque libellé dans la monnaie nationale

L'AVANT SCENE - FEMINA THEATRE

75, rue Saint-Lazare, PARIS (IX[e]) - Tél. TRI. 86-82

C. C. P. PARIS 7353-00

BELGIQUE, GRAND-DUCHE ET CONGO BELGE
M. H. VAN SCHENDEL,
5, rue Brialmont, Bruxelles
Un an : **390 fr. B.**
C.C.P. 2364-99

SUISSE
Roger HAEFELI,
11, avenue Jolimont, Genève
Un an : **40 fr.** C.C.P. 1.6390

MAROC
LE MEUR,
7, cours Lyautey, Rabat
C.C.P. Maroc 374-32 Rabat

Tout changement d'adresse doit être accompagné d'une somme de quarante-cinq francs en timbres et d'une bande d'expédition

" Amphitryon 38 "

JEAN GIRAUDOUX (COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES)

Il y a vingt-huit ans, le 8 novembre 1929, le rideau de la Comédie des Champs-Elysées se levait sur la 38e version dramatique de la légende d'Amphitryon, d'Alcmène et Jupiter. Le succès que la pièce rencontra aussitôt fit craindre, parmi les esprits avertis et chagrins, que l'art de Jean Giraudoux, fait de brillants paradoxes et de métaphores cocasses, ne durât pas et que le public se lassât vite de ces divertissements d'intellectuel doué.

A vingt-huit ans de distance, le public parisien accueille avec la même ferveur, le même plaisir sans partage, ce même *Amphitryon* 38, dans cette même salle de la Comédie des Champs-Elysées. Désormais la preuve est faite : l'œuvre et l'auteur passent, ensemble, dans le camp de ceux que Delacroix nommait « les Favoris de l'Eternel », ceux qui demeurent, les classiques...

Giraudoux le magicien, Giraudoux le poète, s'est complu à réécrire, réinventer quelques-uns des grands mythes dont notre vie, notre culture sont encore toutes imprégnées : Judith, la Guerre de Troie, Electre, Sodome et Gomorrhe, Lucrèce... Tous sont des thèmes tragiques, qu'il traite comme tels, en leur insufflant, cependant, sa fantaisie propre, mais en respectant leur valeur symbolique. Par contre, le thème d'Ampitryon prête incontestablement à rire, et ce n'est pas par hasard que Plaute et Molière l'ont traité avant lui. Amphitryon n'est-il pas le premier mari berné du répertoire comique universel ? Et berné par qui ? Par Jupiter, le dieu des dieux.

Or, pour Giraudoux, l'amour d'Amphitryon et d'Alcmène est le modèle, le triomphe de l'amour conjugal. Giraudoux poétise, idéalise le thème et le prétexte devient par la magie de son verbe le prétexte à la plus délicate, la plus fine des comédies. Evidemment Jupiter est amoureux d'Alcmène et restera, pour la postérité, le père d'Hercule, mais ni pour elle, ni pour Amphitryon, il n'aura pris la place de l'époux dans la chambre conjugale. Jupiter, sous les traits d'Amphitryon, n'aura jamais cessé, aux yeux d'Alcmène, d'être son mari. Et Jupiter, alors que le peuple de Thèbes acclame sa paternité... herculéenne, n'osera avouer à Alcmène le subterfuge qui lui a permis de parvenir à ses fins. Au contraire, une douce complicité s'instaure : afin de ne pas détruire la légende, Alcmène feindra de croire qu'elle a cédé à son divin soupirant.

Vingt-huit ans après sa création, *Amphitryon* 38 conserve toute sa fraîcheur, sa puissance d'envoûtement, sa grâce incomparable. Si l'interprétation prestigieuse de Valentine Tessier, Pierre Renoir et Louis Jouvet demeure étonnamment présente dans les mémoires de ceux qui eurent le privilège de l'applaudir, on ne peut rêver Alcmène plus féminine et plus séduisante que Françoise Christophe. Par contre, Jean-Pierre Aumont — Jupiter — semble moins à l'aise que d'habitude dans son costume peu seyant de dieu et dans son texte trop subtil d'amoureux. Philippe Nicaud a toute la rouerie désinvolte de Mercure. Mais Giraudoux et « son » *Amphitryon*, 38e du nom, restent bénis des dieux...

" La guerre du Sucre "

ROBERT COLLON (BOUFFES-PARISIENS)

Dans une Amérique latine d'opérette, une guerre-éclair met aux prises deux pays producteurs de sucre. C'est le seul moyen trouvé par leurs gouvernements pour résoudre une crise économique imminente. Au reste, dans cette guerre, la légèreté des hommes d'Etat n'a d'égale que l'incompétence des chefs d'armées. Devant cette carence... généralisée, un simple soldat, Gérard Oury, en face d'une situation désespérée (mais exceptionnelle), la retourne, prend la direction des opérations, et avec le concours d'un calculateur de music-hall, Yves Deniaud, d'une secrétaire de bonne famille et d'un officier subalterne imaginatif, occupe la capitale ennemie et dicte ses conditions de paix. Pourtant, il est plus facile de gagner une guerre perdue que d'établir une paix durable selon des principes de justice et d'humanité. Le héros malgré lui l'apprendra à ses dépens et son pays retombera dans la douce anarchie qui ne résoud rien, mais profite à tant de gens.

La Guerre du Sucre est la première pièce de Robert Collon. Elle traite d'un grave problème sur un ton badin. Nul doute que Robert Collon n'ait le sens du bon sujet. Malheureusement il ne sait pas encore comment l'exploiter. Il ne parvient pas à soutenir l'intérêt du spectateur du début à la fin, en dépit d'un dialogue parfois réjouissant et de rebondissements souvent excellents. Quoi qu'il en soit, il ne pouvait faire ses premières armes au théâtre avec une troupe mieux aguerrie. Gérard Oury lui apporte le secours précieux d'une présence et d'une conviction également indiscutables, et Yves Deniaud celui d'une expérience... incalculable. *La Guerre du Sucre* permet en outre d'autres débuts prometteurs : ceux d'Yves Allegret comme metteur en scène de théâtre. Allons, si cette guerre n'est pas entièrement gagnée elle est, cependant, loin d'être complètement perdue...

Le Directeur-Gérant : Jacques CHARRIÈRE

QUELQUES SCÈNES DE "CELLES QU'ON PREND DANS SES BRAS"



RAVIER : Elle n'est qu'évanouie. (Acte I, scène II.)



Mlle ANDRIOT : Dans toute ma vie, déjà longue, je n'ai jamais rien vu de semblable. (Acte II, scène IV.)



Mlle ANDRIOT : Il se penche auprès de vous pour regarder vos dessins, et sa tête frôle la vôtre. (Acte II, scène IV.)



RAVIER : Dans un instant tu seras à moi, et je souffre encore. (Acte III, scène VI.)

SPECTACLES DE PARIS

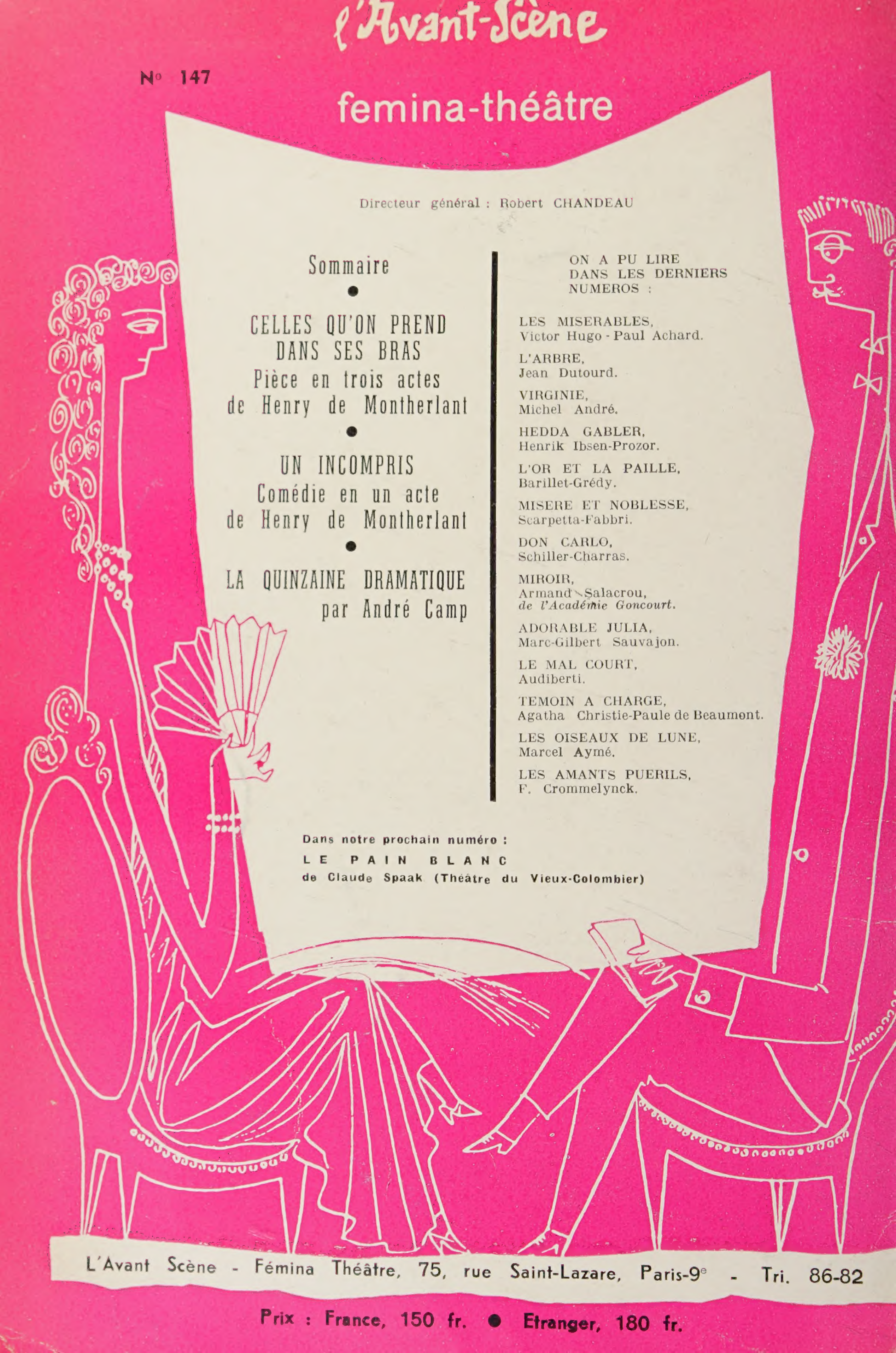
JEAN-PIERRE AUMONT, doré sur tranche dans son costume de Jupiter, séduit quand même la ravissante FRANÇOISE CHRISTOPHE, Alcmène, dans *Amphitryon 38*, de Jean Giraudoux, sur la scène de la Comédie des Champs-Elysées



GÉRARD OURY, général malgré lui, et son aide de camp, YVES DENIAUD, expliquent à leur charmante secrétaire, MAYA FABIO, comment on gagne *La Guerre du Sucre*, de Robert Collon, qui débute ainsi aux Bouffes-Parisiens



(Photos BERNAND.)



l'Avant-Scène

N° 147

femina-théâtre

Directeur général : Robert CHANDEAU

Sommaire

●

CELLES QU'ON PREND DANS SES BRAS
Pièce en trois actes
de Henry de Montherlant

●

UN INCOMPRIS
Comédie en un acte
de Henry de Montherlant

●

LA QUINZAINE DRAMATIQUE
par André Camp

ON A PU LIRE DANS LES DERNIERS NUMEROS :

LES MISERABLES,
Victor Hugo - Paul Achard.

L'ARBRE,
Jean Dutourd.

VIRGINIE,
Michel André.

HEDDA GABLER,
Henrik Ibsen-Prozor.

L'OR ET LA PAILLE,
Barillet-Grédy.

MISERE ET NOBLESSE,
Scarpetta-Fabbri.

DON CARLO,
Schiller-Charras.

MIROIR,
Armand Salacrou,
de l'Académie Goncourt.

ADORABLE JULIA,
Marc-Gilbert Sauvajon.

LE MAL COURT,
Audiberti.

TEMOIN A CHARGE,
Agatha Christie-Paule de Beaumont.

LES OISEAUX DE LUNE,
Marcel Aymé.

LES AMANTS PUERILS,
F. Crommelynck.

Dans notre prochain numéro :
L E P A I N B L A N C
de Claude Spaak (Théâtre du Vieux-Colombier)

L'Avant Scène - Fémina Théâtre, 75, rue Saint-Lazare, Paris-9e - Tri. 86-82

Prix : France, 150 fr. ● Etranger, 180 fr.